

3<sup>me</sup> ANNEE - NUMEROS : 20-21-22 - 16 PAGES - PRIX : 50 frs

**A NOTRE  
SPECTACLE  
ANNUEL**



☆ **MUSIC-JAZZ** ☆  
par l'orchestre étudiant.

**QUATRE VOIX ET  
UNE GUITARE**

et, dans une interprétation  
RENOUVELÉE

**LA CUISINE DES ANGES**

d'Albert HUSSON

Le Dimanche **19 Mai** à **15 h.**  
au **Théâtre Municipal**

# Flash

*Journal des Etudiants du Constantinois*

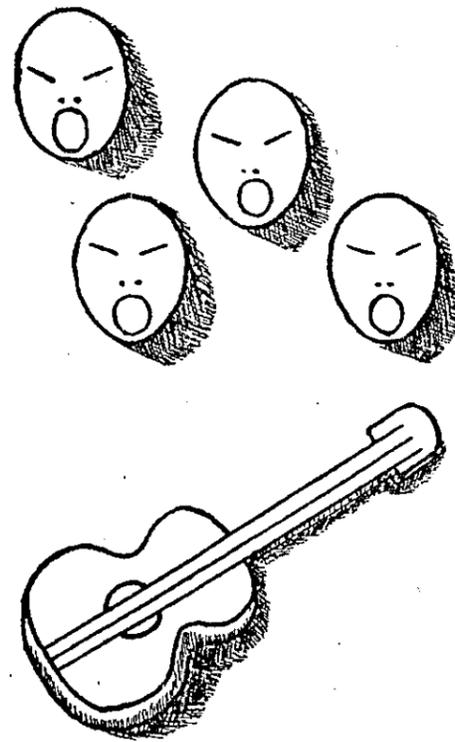
*Au sommaire de ce numéro...*



- Dernier numéro de l'année, soigné « aux petits oignons » ☆
- Claude Mouton a redécouvert pour vous un poète tunisien, Marius Scalesi. P. 13
- L'Agriculture algérienne : un problème grave étudié par Georges Bénéfice. P. 12
- Sidney Bechet a discuté « en copain » avec R. Gozland et Cl. Nègre. P. 10
- Abel Gance : le Hugo du Cinéma. C'est Luc Thiéry qui l'affirme en ..... P. 14
- Jean-Pierre, notre Monsieur H. voudrait boxer la boxe professionnelle. P. 6
- Guy Costa a photographié (à ses risques et périls) la base de Télérgma, que Jean-Claude Héberlé vous décrit en page 8 et 9. Premier reportage complet sur Télérgma. P. 12
- Pierre de Latil (UNESCO) demande : « L'Energie H sera-t-elle maîtrisée ? » ☆
- De Bastos à Ricard, en passant par Yul Brynner, Baden-Powel, l'agent XW-0009, des pagés et des pagés d'humour et de sérieux ☆

et les dessins de Guy, Delf et Storm

P. 7, 11 et 16



Le numéro 50 frs  
Abonnement scolaire : 250 fr.  
Abonnement de soutien à partir de 500 fr.

Tous les abonnements doivent être adressés à Monsieur Henri Manfredi, 17, rue Damrémont, Constantine, Tél. 40-67. CCP : 1037-14 Alger.

# Nos lecteurs ne sont pas (toujours) d'accord

Le courrier de « Flash » reflète (évidemment) les réactions des lecteurs. Il faut donc supposer que le gros des troupes (de lecteurs) se protège derrière un épais blindage, car les échos qui nous en parviennent sont très rares et très assourdis.

Nous n'irons pas jusqu'à conclure que les lecteurs de « Flash » ont laissé leur sens critique au vestiaire, abandonnant ainsi une des plus nobles conquêtes de l'homme (laquelle n'est pas le cheval, mais le droit de l'ouvrir...).

Mais il se pourrait qu'à notre époque de la DS 19 et autres machines de tout repos (publicité non payée !) on n'ait même plus l'énergie d'utiliser ses droits. A moins que ce ne soit une timidité refoulée qui paralyse à la pensée de voir « SON » papier écrit noir sur blanc dans un journal.

Dites-vous bien, chers lecteurs, que, malgré (peut-être) les apparences, l'équipe de « Flash » est faite de garçons et de filles qui ne sont pas plus forts que vous et que, ce qu'ils font, vous pouvez le faire.

Un de nos correspondants philippevillois nous rappelle très opportunément des vérités premières...

Le xième numéro de « Flash » va sortir, profitons-en pour faire une petite mise au point. Pour certains c'est de l'histoire ancienne, pour d'autres non.

Tout d'abord « Flash » n'est pas un journal de Constantinois, mais un journal du Constantinois. Il a débuté à Constantine, mais s'étend désormais à tout le département. Vous n'avez donc pas à avoir de scrupules. Si vous étiez cependant affaibli d'un esprit par trop tâtilon, il ne vous reste plus qu'une solution : écrire un article. Mais il n'est cependant pas nécessaire d'en avoir fait un pour se croire des droits sur votre journal. Car « Flash » est votre journal.

Il est un point sur lequel je voudrais insister à savoir : Combien « Flash » rapporte-t-il à ceux qui l'ont réalisé ? Ce que « Flash » rapporte ? Le droit de nous l'entendre demander ; ceci au point de vue pécuniaire. Pour le reste, « Flash » ne rapporte pas, mais apporte de nombreux camarades, crée des relations, permet à des étudiants comme vous, vous permet de dire votre avis sur une question qui intéresse généralement tous les autres.

Beaucoup hésitent à faire un papier, à l'envoyer au journal, ou à le remettre aux responsables. Souvent par honte, ou par crainte d'être ridiculisés. Vraiment il n'y a pas de quoi : ceux qui recevront votre article savent très bien que vous n'avez pas la classe d'un grand journaliste ; si vous ne voulez pas voir votre nom imprimé, dites-le, adoptez un surnom, ou simplement demandez à ce que l'on ne mettent rien.

C'est parfois utile quand il s'agit d'articles comme certains, passés l'année dernière..., pour éviter les représailles généralement féminines. Car il est à noter que les attaques ont presque toujours été des garçons. Ceci dit sans vouloir vous offenser, mesdemoiselles. Ne voulant pas me faire assassiner, je me contenterai de mes initiales, et je signe :

ABCDEFGHIJ...

A propos de « représailles généralisées féminines », on a constaté que certaines demoiselles, savaient, à l'occasion, déclencher elles-mêmes les hostilités. Clochette a lancé, le mois dernier, une attaque en piqué sur le sexe fort à nous faire croire qu'à Philippeville « les pépées font la loi ». Constantine n'en est pas encore à ce degré d'évolution, et exprime le point de vue de la « vieille sagesse des nations » sous la plume de Gérard Descamps.

CHÈRE VIEILLE CLOCHE (diminutif amical de Clochette) Comme vous l'avez si justement

pensé, j'ai pu voir les garçons de ma classe passer par les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, à la lecture de votre article « une fille s'adresse aux garçons », paru dans le numéro précédent. Je crois qu'à ce moment-là, si ces pauvres êtres bafoués vous avaient trouvé sur leur chemin, la belle galanterie française aurait perdu du ses droits. Cette réaction est, d'ailleurs parfaitement compréhensible.

Vous nous dites qu'une fille a plus d'esprit qu'un garçon. Permettez-moi de vous détromper, sauf pour l'esprit de ruse ! (Pourquoi rougissez-vous ?)

Plaçons-nous sur le plan scolaire. Si certaines filles obtiennent de meilleurs résultats que le commun des garçons, il y a une raison. En effet, la fille travaille par jalousie. (Défaut bien connu de ces demoiselles). Son idéal est de supplanter ses amies. Le garçon, lui, se contentera d'être « au niveau ». Aux examens, ces délicieuses jeunes filles désireront une mention afin de pouvoir passer la tête haute devant leurs « chères amies » (qu'elles n'hésiteraient pas à tuer si celles-ci obtenaient aussi des mentions).

D'autre part, une fille arrivera très souvent au but qu'elle s'est proposé d'atteindre. Elle est plus perspicace, plus réfléchie peut-être, et surtout, elle n'hésitera pas à user de la bande pour arriver au but ! Le garçon ira droit au but et, bien entendu, il échouera le plus souvent.

Mais, pour moi, je préfère la franchise à l'hypocrisie (Vous êtes verte à présent).

Vous nous dites aussi qu'une fille sous-entend. Je le reconnais. Mais croyez-vous vraiment que ce soit une qualité ?

Venons-en enfin à votre expérience. Un garçon et une fille du même âge sont en train de débattre un problème. Le premier, bien qu'ayant tous les arguments nécessaires, sera vite lassé par la discussion et il finira par rendre les armes pour mettre fin à ces discours qu'il regrettera éternellement d'avoir provoqué. C'est de cette façon que vous serez persuadée de lui avoir fermé la... bouche.

J'espère, ma chère amie, que vous êtes définitivement débarrassée de vos préjugés. Je suis cependant confus de vous avoir horripillé, et de vous avoir affublé des propriétés colorifiques du caméléon. Se renseigner auprès du professeur de Sciences nat.).

Bien à vous.

Gérard DESCAMPS.

Voilà une rectification qui satisfera la vanité de nos lecteurs. Mais nos nombreuses (et charmantes) lectrices ne laisseront pas passer cet outrage sans protester avec « l'avant-dernière » des énergies. (Il faut toujours s'en réserver une !). Et si leur rancune est tenace, qu'elles attendent les colonnes de notre numéro d'Octobre qui leur seront largement ouvertes.

Une autre lettre signée A. D. passe au crible fin le dernier numéro de « Flash ».

Messieurs,

« La critique est aisée, mais l'art est difficile » c'est pour cette raison que je me permets de vous écrire afin de vous adresser mes compliments partiels pour le N° 19.

La mise en page en est réussie et les articles très savoureux. Enfin la « camaraderie » est terminée. Tout le monde a donné son avis. Bravo à Guy Karoubi pour « Prise de conscience ». Le portrait de Paul Léautaud est plein de vérité et le dessin est le reflet du texte : une espèce de bec d'aigle, avec une bouche de tortue et des yeux de souris derrière des lu-

nettes à vitres rondes. « Innovation très intéressante que celle des reportages sur des sujets... très d'actualité : « Radio Constantine » et « Les transmissions », je conseille à votre puissante équipe de continuer dans cette voie. « Chapeau » à M. Buono pour cet optimiste papier sur le football.

Autre innovation, le grand nombre d'histoires dans les pages 6 et 7. Ceci ne s'était pas encore produit cette année. Beaucoup de spiritualité, très à propos d'ailleurs, au sujet : « De l'inutilité du Latin ». Mes compliments à M.B. et à Deif pour leur statue. « Le guide » nous a fait visiter un musée que nous avons facilement reconnu. « Le Bônois » nous a gratifié de son petit piment très couleur locale. Quant à « Tissus d'années », ce sont les plus grosses que j'aie jamais lues. Bonnes histoires de Boniface, et qualités supérieures des dessins de « Guy », « Deif » et « Storm ».

Enfin en dernière page, l'auteur de Mouloudji aurait dû préciser sa pensée, et l'article est vraiment vide de sens.

Je constate que le comité de lecture qui existait « sous » Guy Sultan a dû se dissoudre, car on peut reprocher à « rencontre instrumentale » et « une si jolie petite plage » la lourdeur des phrases et les répétitions continues, peu musicales pour la première, peu journalistiques pour la seconde. Aussi pour ces trois articles, je pourrais vous envoyer mon numéro de « Flash avec les corrections marginales.

A part cela le journal est excellent, mais revisez les rouages des machines à « pondre » les articles.

Bien cordialement à vous.

A.D.

Nous remercions l'auteur de cette lettre et l'attention qu'il nous porte.

Cette critique nous est très utile car elle peut nous suggérer d'utiles réflexions. Mais, à vrai dire, le problème est assez mal posé. Car si « Flash » ne publie pas que des articles « excellents », à qui en revient la faute ? A l'équipe de « Flash » qui devrait à elle seule, non seulement composer le journal, mais aussi l'écrire intégralement ? Ou à tous ceux qui « jugent » l'entreprise sans vouloir y mettre le bout du doigt, et particulièrement à vous, Monsieur A. D. ? Car, il est peut-être bon de le rappeler, « Flash » n'est pas le monopole d'une équipe, mais fait appel à tous ceux qui ont quelque chose à dire. Et le Comité de lecture, sous Guy Sultan ou sous Jean-Claude Héberlé, ne peut juger que ce qu'il reçoit. Sortir 6, ou 8, ou 12 pages impliquerait que nous recevions le double de la copie nécessaire. Or, miracle ou fatalité ? lorsqu'il s'agit d'un numéro de 6 pages, il n'y en a jamais pour 7.

On n'a donc pas à faire les difficultés parce que, peut-être, ces 6 pages représentent l'effort maximum des étudiants du Constantinois. S'il en est autrement, chers lecteurs, si on pouvait faire mieux, ce n'est plus de notre ressort. Que tous ceux qui, par flemme ou par indifférence, gardent pour eux ce qui pourrait être publié, soient les cibles vivantes de votre sévérité, à commencer par vous, cher Monsieur A. D.

Car, à considérer la précision de vos critiques, vous êtes certainement capable d'écrire des articles « au-dessus de toute critique ». Ne nous faites donc pas attendre pour montrer votre talent. Ensuite, mais ensuite seulement, nous pourrions, tous ensemble, entreprendre les « corrections marginales ». Parce que, même cette année, l'équipe de rédaction ne pense pas que tout soit du meilleur cru dans les colonnes de « Flash ».

Mais elle a maintenu l'existence du journal, et c'est à vous (comme à tous les lecteurs) de l'amender.

Allons ! Un bon mouvement, Monsieur A. D.

## Regards sur l'année : FERMÉ POUR INVENTAIRE

- Cinq numéros,
- Qui en valent huit.
- 44 pages de texte
- Contre 42 l'an dernier.
- Les abonnés y gagnent !
- Quant à la qualité, n'en parlons pas !
- Démarrage en douceur.
- Puis les histoires de garçons et de filles ! Une bombe, quoi !
- Et même carabinée.
- On ajuste son tir sur l'auteur.
- Guerre à Guerre.
- Le coup de fusil, c'est « Flash » qui l'a reçu.
- En plein dans le mille !
- Chez l'imprimeur.
- Le Comité de rédaction siège.
- Tout le monde est prévenu, personne n'est là.
- Personne n'est prévenu, tout le monde est là.
- Papotage général ? Y a des filles !
- Vos g... là-dedans ! Qu'est-ce qu'on fait ?
- On fait « Flash », on suppose !
- Alors au boulot ! les articles !
- Silence de mort. On se regarde en coin.
- Les articles, eux, ne sont jamais là.
- Mais le C.R. réagit aux insultes et aux menaces.
- Finalement tout est là.
- Un fort, le Directeur-Gérant (pour la mise en demeure... et en boîte).
- Faut descendre tout ça à la Dépêche !
- Et dis-leur que ça saute !
- Et la ronde infernale commence !
- La copie descend.
- Les épreuves remontent.
- Les corrections redescendent.
- Les compositions remontent.
- Les re-corrrections re-redescendent.
- « Flash » va sortir.
- « Flash » est paru.
- Il y en a eu pour 10 jours (les bons mois).
- Non pas sans coups de gueule, coups de téléphone, coups de tête, coups de sang, coups de pieds où je pense (moralement s'entend !)

- Et la mise en page de « Flash » Admirez !
- Le Rédacteur en chef prend un air faussement indifférent.
- Ça à la une, en 8 gras, avec titre sur 3 colonnes et chapeau sur deux.
- Ce reportage à la trois, et n'oubliez pas les lectrices.
- L'imprimerie Damrémont est sur les dents.
- Enfin « Flash » est sorti. Reste à le vendre.
- Moi j'en veux 25 pour la 1<sup>re</sup> A' CM' d'Aumale.
- En voilà 18 pour la Philo de Laveran.
- Toi, prend ces 80 pour le Colège.
- Maintenant les abonnés : je plie, tu colles, il inscrit, tout le monde timbre, (attention, verbe actif).
- Faites gaffe, les gars, des abonnés, on en oublie toujours.
- Et les services gratuits. On ne les apprécie que lorsqu'on n'a pas le sien.
- Et voilà ! Mille « Flash » se sont envolés.
- Résultat : 18.000 francs de perte.
- Tiens ! Je croyais que « Flash » faisait des bénéfices.
- Et ta sœur !
- « Flash », un vrai Journal-Miracle !
- Rien à dire et pas d'argent !
- Trouve finalement toujours de quoi dire et de quoi payer !
- Oui, mais il n'y a pas de raison que ça dure !
- Oui, mais il n'y a pas de raison que ça cesse !
- Et l'an prochain ?
- Comme d'habitude, départs en masse !
- Mais vous comptez sur une nouvelle équipe ?
- On y compte sans y compter tout en y comptant !
- Alors « Flash » ?
- Réparaitra ou réparaitra pas !
- Si ce jeu vous amuse, venez avec nous.
- Sinon : condoléances, « Flash » est mort !
- Maintenant, lecteurs, vous avez la parole.

L'équipe de Rédaction 56-57.

à Philippeville

## LA FÊTE DES INTERNES AU LYCÉE LUCIANI

Vendredi 29 mars avait lieu la fête du Foyer des Internes au Lycée Luciani. La comédie présentée, « Le malade imaginaire », eut un franc succès, jouée devant la salle comble. Après un bref historique de la pièce, durant lequel on constata que le rideau était formé de deux pièces, le jeu commença.

Certes, au début, le spectacle fut souvent dans la salle. Le Collège Maupas était... disons assez bien représenté, au moins pour la quantité. Mais les acteurs parvinrent aisément à ramener les regards... sénéstres (qu'on m'excuse pour le mot, mais les filles étaient

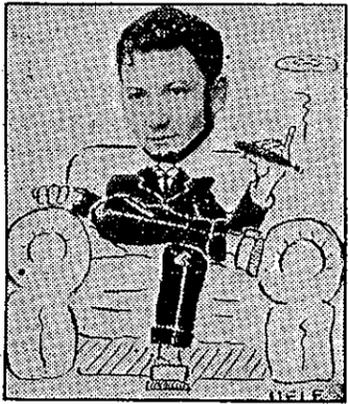
à gauche). Je ne vais pas faire un résumé de la pièce, tout le monde connaît cette comédie de Molière. Elle a eu cependant le mérite de nous apprendre que les planches de la scène avaient grand besoin d'être balayées, à moins que la seconde mort d'Argan, après quelques mètres de résurrection, ne l'ait d'abord envahi par la plante des pieds, soudain noirâtres.

Quoi qu'il en soit, les spectateurs surent remercier chaleureusement les internes de leur avoir procuré deux bonnes heures de franche gaieté.

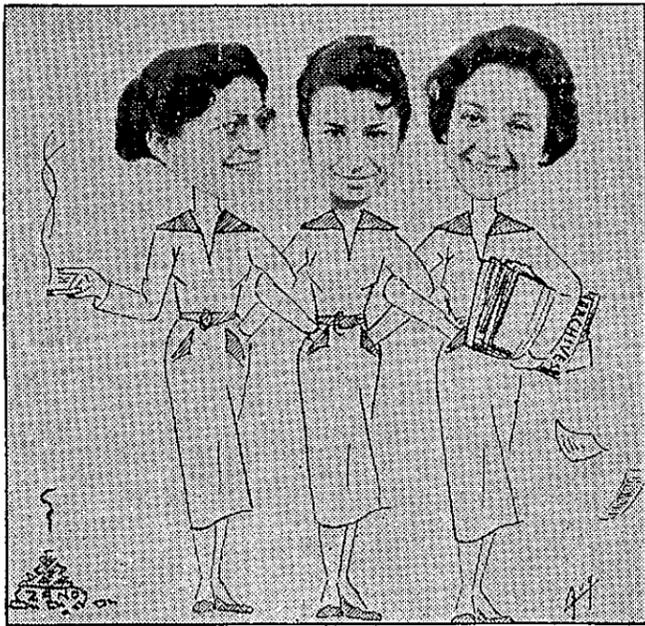
J.-L. B.

Pour toutes vos réunions heureuses ,  
fixez-en le souvenir avec l'appareil photo le plus rationnel,  
**le SEMFLASH**  
en location au Studio de la Photo,  
106, Rue Clemenceau, CONSTANTINE  
Portraits d'art, appareils, photos,  
caméras, projecteurs cinéma toutes marques.  
Location de films 8 m/m noir et couleurs.

# FLASHES SUR L'EQUIPE DE REDACTION 1956-1957



Jean-Claude **HEBERLE**. A du caractère (mauvais). L'ancien, le vieux. Parfait comme directeur. Il sait engager les gens en donnant l'impression que c'est un compliment. Rythme la marche de Flash de coups de poings sur la table et accords sur sa guitare. A une moto, mais pas de tan-sad parce qu'il est pour les solutions énergiques. Signe distinctif : éteint parfaitement les mégots.



Les 3 Michèles. (Michèle **FERRARI**, Michèle **RAPHANEL**, Michèle **BIANCO**). Symbole de la fidélité (à Flash). Constituent l'escadron féminin du Journal. Toutes présentées par délégation. Laverandières et fières de l'être (à cause d'une statue). Savent nager (affaire des fuites).



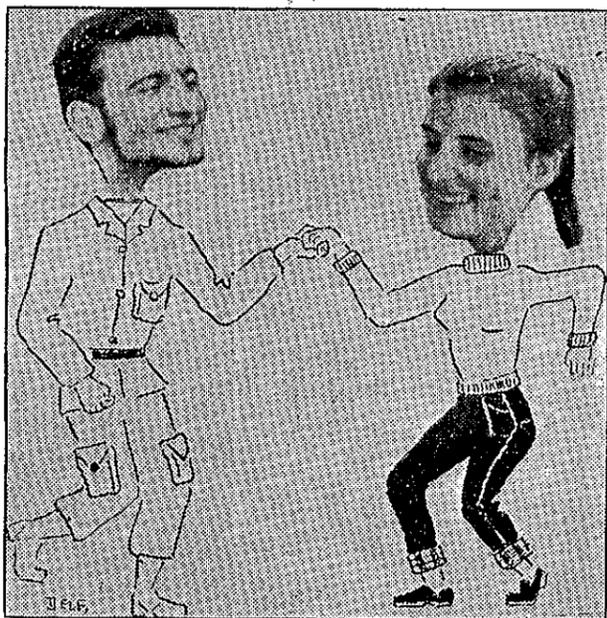
Gérard **MASIA** (Soldat Masia) dit Storm. Néophyte plein de ferveur et d'encre de chine. Sort à reculons du bureau de rédaction pour faire croire qu'il y rentre.

Alain **GUERRE**. Genre inspecteur du travail. Spécialisé dans les bandes (d'abonnement). Figure de proue. S'est proposé pour recevoir les tomates.

Frédéric **LIORT**. Ame sensible. Donne des avis pertinents mais s'arrête là.



Jean-Pierre **HASSAM**. Bonne volonté attendrissante. Prêt à toutes les besognes, sauf à parler de ses records, (car c'est un champion de cross, cf. La Dépêche). Valeur sûre.



Marc **MORGAT**, Courant d'air. Rêve qu'il travaille, mais ne persuade personne. Danse le R'nR au bout de son parachute.

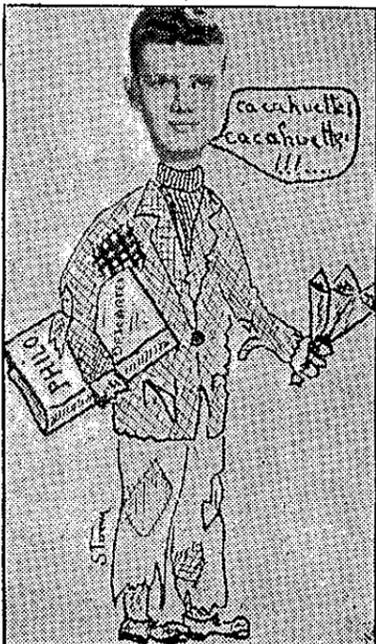
Annie **GUYON**. Célèbre par sa queue de cheval et ses élastiques. N'a (presque jamais) écrit dans Flash, mais sait pousser les petites copines à le faire.



Jacques **EPPE** dit « Jaquette ». Chimiste et fumiste distingué. Recherche activement le « trésor du Dey ». A ne pas imiter : donne ses articles deux jours avant la sortie du journal.



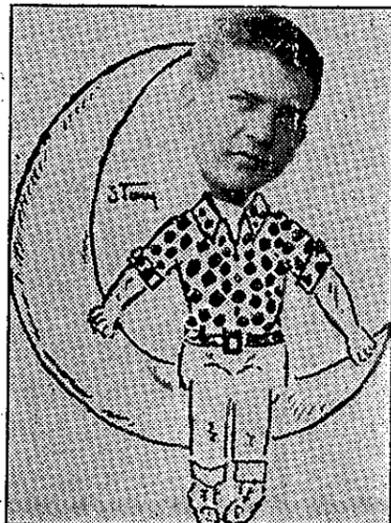
Jack **DESBOURDES**. Fumant, fumeux, fumeur. L'homme aux finesses ténébreuses. Contradicteur professionnel.



Louis **BURGAY**. Homme sans compromission. Sait poser les problèmes. Silencieux. Ne laisse parler que sa plume. Mais alors se ratrape !



Pierre **DELFINI**, dit « Delf ». Phare à éclipses. Donne son feu une seconde sur quatre. Mais le feu est bon.



Gérard **DESCAMPS**. Fait bien ce qu'il faut, mais le fait rarement. Amateur qui deviendra peut-être professionnel.



Georges **BENEFICE**, dit Boniface. Un p'tit coin de parapluie, contre une goutte de whisky. Ne perd jamais au change. Commence à sentir le pétrole. Mériterait qu'on crée une décoration.



Guy **COSTA**. Seigneur du Crayon. Tourbillon sous la glace. Approvisionne Flash en flashes. Regarde, juge, et... croque.

« DEPART... »

Voici les vacances... ou presque. Encore quelques semaines, un examen à passer... et ce sera le grand départ. Départ joyeux du bahut et de ses ennuis, perspective heureuse de belles vacances (un bachot à bûcher par exemple) mais aussi adieu aux camarades avec qui, pendant toute une année, on a partagé soucis et jolies... On en reverra bien quelques-uns à la rentrée d'octobre, mais la plupart seront partis. Beaucoup même auront quitté définitivement la vie d'écolier, vie d'insouciance. Pour eux, c'est-à-dire pour beaucoup d'entre nous, ce sera l'heure des soucis et des problèmes graves dont doit dépendre l'avenir, tel que le choix d'une carrière ou des études supérieures à entreprendre. On arrive à un carrefour où il faut choisir, choisir ses responsabilités pour devenir un Homme ou une Femme et non plus un écolier ou une écolière...

On se rend compte alors, au moment de le quitter du bonheur que nous avions jusque-là. On se laissait plus ou moins vivre... on se contentait de monter, de classes en classes, jusqu'aux bachots

On regrette alors un peu le bahut qui nous fit jurer plus d'une fois ; on regrette aussi les camarades que nous y avions trouvés. Les uns et les autres nous quittent, pour partir en Fac, dans des écoles ou ailleurs. C'est la grande dislocation. Ces camarades nous les perdrons de vue... pour toujours peut-être. Et, avec eux, c'est un peu de nous-mêmes que nous perdons...

Lorsque, plus tard, nous en rencontrerons un, ce sera avec joie que l'on évoquera ce « Bon temps » passé sur les bancs du lycée ou du collège. Nous étonnerons nos enfants, comme nos parents nous ont étonné, en disant que « l'école, c'est le bon temps » le bon temps où l'on n'a pas de grands soucis, des désirs limités et où l'on est encore assez naïf pour trouver son bonheur dans des choses toutes simples.

Tout cela, on n'y pense presque pas quand on part en vacances. Et cela vaut mieux. On est surtout pressé de quitter « la boîte » sans trop se rendre compte qu'on tourne là une des pages les plus heureuses de notre vie, une page de notre jeunesse...

Elles vous sont racontées...

Un jeune officier vient de rejoindre son unité stationnée en Afrique.

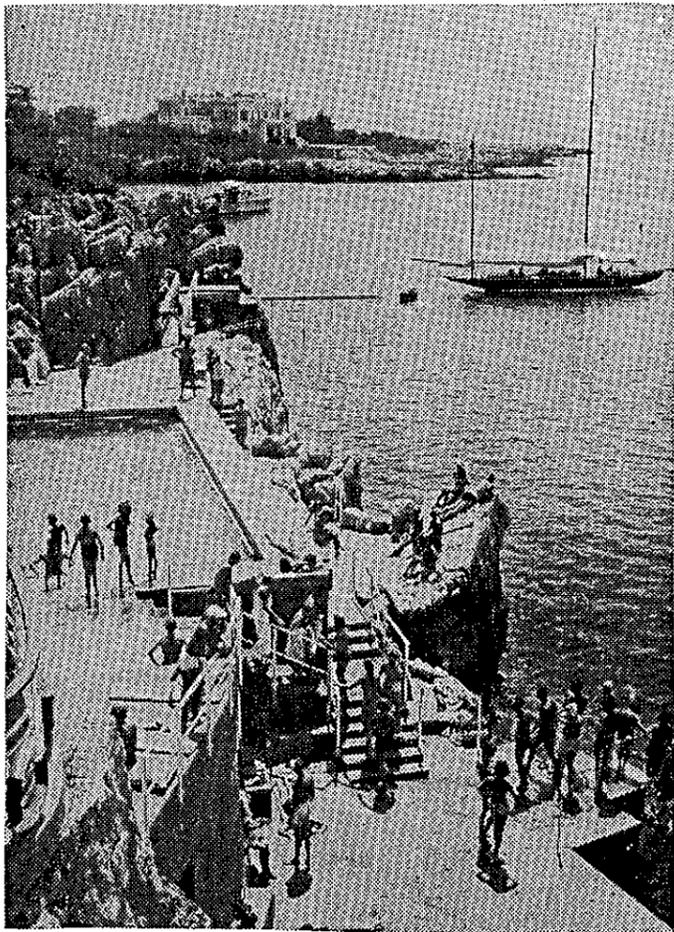
Le lendemain de son arrivée, il est assis au bar du mess des officiers, quand il voit arriver un nain, dont la taille ne dépasse pas les 25 cm, et qui porte un uniforme de colonel.

Complètement abasourdi, le jeune officier demande au barman : — Seigneur ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, répond le barman en haussant les épaules, c'est le colonel commandant l'unité qui stationne ici... Oh, c'est vrai, vous venez d'arriver, vous n'êtes pas au courant.

Et, se tournant vers le nain, il lui demande respectueusement :

— Mon Colonel, voudriez-vous avoir l'obligeance de raconter à ce jeune homme comment vous avez traité le sorcier du village d'idiot, et ce qui s'en est suivi ?



Le port, la mer, le large... le départ

VACANCES A L'HORIZON

L' bachot, l' B E, ouah ! ils ne font que parler d'examens dans cet espèce de canard, vont dire les grincheux.

Ça, c'est vrai. Bien que je ne vous connaisse pas et que vous soyez peut-être inexistant, je suis entièrement de votre avis.

Alors on ne pense pas à plus tard ? Seulement c'est quand même dommage, parce que, plus tard, ça veut dire les grandes vacances (si mon calendrier est à jour), et, entre nous, les vacances, c'est vraiment pas mal du tout. Alors c'est facile, on prend son élan, on fait un petit saut dans le temps, on passe par-dessus les examens...

Et on se voit déjà dans son patelin de vacances, pas pour regarder les mouches voler bien sûr. Car là (ça se comprend tout de suite), nous attend la bande de copains et de copines avec lesquels on compte bien faire les 400 coups !

On se voit déjà rentrer avec une demi-douzaine d'éclipsés d'une virée en vélo, ou en bagnolle, ou en je ne sais quoi (évidemment) il est permis de choisir le mode de locomotion car le train, c'est pratique pour le bahut, mais en vacances, ça n'offre pas assez d'horizon, pas vrai ?

Et puis, on imagine de parties de pêche sensationnelles, où ce sont de véritables compétitions pour repêcher les hameçons ac-

crochés dans les arbres (ça, ça arrive à tous le monde, vous savez !)

Les poissons ? Inutile d'en parler ! On n'en voit jamais la couleur. Bien jolies encore quand on ramène les lignes entières et les pêcheurs entiers (une cabriole dans la flotte... c'est vite arrivé). Ah ! il y a aussi les parties de cyclo-cross.

Ça, c'est absolument marant ! On démarre à fond de train (en vélo vous voyez ce que ça donne), on surmonte les obstacles (tas de gravier) on défonce une barrière, on fait un vol plané dans la mare à canards, on rentre dans une vache, on atterrit dans une brouette près d'un mur qu'on n'oublie pas d'égratigner, et si on est encore en vie (si également le vélo n'est pas encore en 8), on passe la succession au copain. En somme, on s'amuse beaucoup, on fait pas mal de bêtises dans la journée. Si on n'a pas d'avis de la gendarmerie, c'est qu'on peut continuer.

Et les bains de mer ! Drôlement formidables ! On passe à la rivière la plus proche, et c'est à celui qui fait le plus de sauts périlleux, de plongeurs héroïques, etc...

Et il y a des tas de choses encore, alors, avec des visions pareilles dans la tête, il ne faut pas s'étonner si, au cours, on regarde plus souvent le ciel bleu que le prof.

S. L.

Prélude aux vacances.

— Vous avez eu beau temps ? demande une amie à Mme Dupont.

— Oh, oui ! répond cette personne, il n'a plus que deux fois en l'espace d'un mois.

— Pas plus ! s'étonne l'amie.

— Non, une fois pendant huit jours, et une autre fois pendant trois semaines.

\*\*\*

Marie-Chantal à Gladys.

— Gérard voudrait que nous fassions le tour du monde en yacht... Mais moi, j'aimerais coup mieux aller autre p

\*\*\*

« Jeune institutrice, commence les enfants, prix modérés ».

Et cette autre : « Jabeet, tonneur sur bois et sur autres métaux ».

\*\*\*

Pour le premier de l'an, Madame a offert à Monsieur, deux cravates. Le lendemain, Monsieur en prend une au hasard et la met. Et, quand il paraît devant Madame, celle-ci :

— Pourquoi as-tu mis cette cravate ? Naturellement l'autre te plaisait pas.

SOCIÉTÉ : ISSUE UNIQUE !

Heu ! à nous le prolétariat oisif, à nous la mort avant l'âge, à nous les sourires méprisants ! Que ne sommes-nous nés 50 ans plus tôt ! O vous, esclaves de B, jetés de gré ou de force dans le dépotoir de la société, dès votre plus jeune âge, vous êtes destinés aux luttes sans victoire, aux repas sans lendemain ; vous apprendrez qu'à « ventre affamé, oreilles bourdonnantes ». Vous serez ce que Courteline a ridiculisé, si vous n'êtes pas myope ou exagérément bossu, bègue ou minuscule. Et tout cela, pourquoi ?

Parce que vous ne pigez rien aux maths ! L'avenir est aux ingénieurs, aux architectes, aux dessinateurs, aux ouvriers « spécialisés » (« On n'a plus besoin des autres »).

Parce que vous ne pigez rien aux maths, vous avez choisi le « classique ». Vous savez (ou ne savez pas) le latin. Vous avez appris deux langues vivantes et vous n'en connaissez aucune. Pour vous le premier bac est sévère. On le sait. C'est reconnu et approuvé.

Pour vous, les forts, les « pillers » qui ne soutenez que le temple du superflu et du bla-bla-bla, vous qui êtes couronnés de premiers prix de latin, vous qui pouvez presque parler cette langue morte et archi-morte (avec qui ?), vous qui savez disserter sur Rabelais et Montaigne, avec les éloges des professeurs, pour vous, croyez-vous, l'avenir sera plus souriant. Non, cent fois non ! Pour vous, au contraire, la déception sera la plus cruelle et la plus définitive des épreuves. Les cancre, les modestes, eux, savent ce qui les attend. Les lauriers séchent vite sur les têtes stériles des forts en thème, et le laurier sec est tout juste bon à agrémenter les raqôts !

Pour vous, qui avez choisi la section B, les doigts accusateurs ! De quoi vous accuse-t-on ? De ne pas avoir été courageux, et non de ne pas avoir choisi les maths, (de cela on vous plaint), mais de ne pas avoir choisi le classique A. Deux langues mortes, au lieu d'une, deux langues « nécessaires à la connaissance du français ». Comme si les

N.B. — La lecture de cet article n'est pas interdite aux A, A', C, M, T, mais elle est particulièrement recommandée aux B1 et B2.

peintres d'aujourd'hui devaient connaître toute la peinture classique, eux qui connaissent à peine la modernité

Suivons celui qui a réussi à passer la quillotine du 1<sup>er</sup> bac. On lui a vané l'effort mathématique des « Sciences Ex ». Il en a peur. Il en a horreur. Lui qui voulait être médecin, soigner les misères humaines, c'est lui qu'on devra soigner à la force de l'âge.

Il va donc philosopher. Après il ira préparer une licence ès lettres ? Ah ! Zut ! Il devra subir le latin toute sa vie, il devra initier des esclaves au même dégoût que le sten ! Non, merci !

Le droit... On lui chante sur tous les tons l'encombrement du barreau (et le vide du bureau). Du droit commercial ? Ça sent les maths ! Non, merci !

Le journalisme ? Malheureux ! Tu seras plus pauvre que Job et aussi célèbre que le charcutier du coin. Et encore, le porc, ça nourrit. Non, merci !

La plume ? Hélas ! Un roman n'est pas une dissertation. Avec ça, il paraît qu'il y a 70.000 manuscrits d'écrits en France chaque année. Vous en connaissez 70.000 d'imprimés ? Non, merci !

L'administration. Il y tombera, le malheureux, ou il tombera ailleurs, plus bas, avec plus ou moins de chance. Je ne veux pas le suivre plus loin. J'en ai à la mesure, parce que j'étais moi-même de B !

Vous croyez peut-être que ceux qui deviennent célèbres dans le journalisme, les Lettres ou le Droit sont légitimement les classiques.

Non ! « A l'interview », vous apprenez que c'est quelque fort en maths qui a préféré le classique.

Malgré ma répulsion pour ce qui rappelle les maths, c'est un véritable problème que je vous soumetts là, et que vous avez envie de résoudre, bien entendu.

N'y a-t-il rien à tirer de vous ? Personne ne veut de notre latin pour faire quelque chose de constructif. N'y a-t-il de la place que pour les talents ou les génies ? (Les « mathéux » sont toujours talentueux ou géniaux !)

Oh ! Vous ne vendrez pas cher votre savoir et votre Gaffiot !

Vous pouvez être fort en Histoire, en Chimie ou en Gymnastique, mais l'histoire, c'est automatiquement du déjà vu et connu.

Et si vous êtes fort quelque part, soyez-le de l'estomac, car rappelez-vous qu'au XX<sup>ème</sup> siècle les Math sont comme le sel. On en met partout.

J. D.

Les Belles Vacances... Vespa



STATION-SERVICE

France. — Téléph. : 32-15

BAC... VACANCES... BAC... VACANCES... BAC... VACANCES... BAC... VACANCES... BAC...

« QUE FERAS-TU ? »

Lorsque l'on vous demande, ou même lorsque vous vous demandez vous-même, quelle profession vous avez l'intention d'embrasser, vous avouez, pour la plupart, ne pas être absolument fixés :

« Je vais essayer de passer mes bachots, après, on verra... »

Après « on » ne voit rien. On n'a plus le temps. On prend n'importe quoi, ressemblant un tant soit peu à ce que l'on croit être ses goûts ou ses possibilités... et on fait, le plus souvent, une bêtise.

La plupart du temps, en effet, on veut embrasser telle ou telle carrière parce que l'on en a vaguement entendu parler et que le mot qu'elle représente évoque en nous des idées qui nous plaisent... mais qui ne correspondent pas toujours à la réalité.

On a, aussi, la « manie » d'aller en Faculté pour poursuivre ses études parce qu'on ne sait pas qu'il existe des études intéressantes.

C'est une erreur, aussi, de croire qu'il faut attendre d'avoir au moins un bac pour avoir une idée précise sur une carrière.

Dès la seconde, on fait un choix. Pourquoi, par exemple, s'évertuer à faire du latin, et surtout du grec, pour s'apercevoir en première qu'on aurait dû faire des maths, ou inversement ?

Mais, c'est surtout lorsque, nanti de la première partie, on choisit la seconde, qu'il faut savoir où l'on va. Le plus souvent, c'est au hasard que l'on s'engage en philo, sciences exp. ou math élém. suivant des difficultés (mécon-

nues) ou des « on dit ». Combien de nos aînés, sortant de sciences exp. par exemple, se sont aperçus, trop tard, qu'ils auraient dû faire math élém...

C'EST pourquoi « Flash » ne pouvait manquer de signaler la reprise à Constantine, et en particulier au lycée d'Aumale, d'un centre du B.U.S. qui renseigne, depuis un mois tous ceux préoccupés par leur avenir. Ce centre dirigé avec compétence par M. Bodet, est composé de jeunes. Certains, à tort ou à raison, n'osent s'adresser à un professeur. Là, ils seront en confiance. Ce sont des élèves, spécialisés chacun dans une branche déterminée, qui donnent les « tuyaux » à leurs camarades. Ces tuyaux consistent en brochures, notices et autres publications du B.U.S. donnant tous les détails voulus sur les différentes carrières, écoles, concours, etc...

Une permanence hebdomadaire est assurée pour chaque branche. Par exemple, le mercredi, tout ce qui concerne la santé : vétérinaire, médecin, pharmacien. Le vendredi, l'électricité, radioélectricité...

De plus, ce centre organise des discussions entre les élèves et les personnes de la profession qu'ils désirent embrasser. Par exemple, ceux qui désirent être ingénieur, électricien ou des Ponts et Chaussées, pourront discuter avec un tel ingénieur et lui demander toutes les indications voulues...

Voilà qui ne manquera pas d'intéresser beaucoup d'entrés nous, perplexes le plus souvent devant un avenir immense, mystérieux et plein de difficultés.

FLASHES SUR LE MONDE SCOLAIRE

LES ELEVES LES MEUX DOUES AURONT-ILS DROIT A UNE SIXIEME CLASSIQUE ?

Une disposition essentielle de la Réforme de l'Enseignement stipule que tous les enfants, de 11 à 13 ans, suivront un cycle commun d'orientation, les études secondaires traditionnelles ne commençant qu'en 4<sup>me</sup>.

Plusieurs organismes dont la Société des Agrégés, le Syndicat des Lycées et Collèges, la Fédération des parents de lycéens, et même l'Académie française souhaitent que les études secondaires commencent dès la 6<sup>me</sup> pour les enfants capables de les suivre.

Les auteurs du projet de réforme s'opposent à ce vœu pour la raison qu'il ressusciterait l'« absurde » examen de 6<sup>me</sup>, et qu'il

MENTALITE INCURABLE (2<sup>e</sup>). Plus de 40.000 élèves parisiens seront candidats à l'entrée en 6<sup>me</sup>. Instituerait une « véritable agrégation à 11 ans », qu'il restaurerait le « bachotage », et finalement qu'il maintiendrait l'actuel clivage social entre les ordres d'enseignement.

Le nombre des candidats au baccalauréat a augmenté de 1955 à 1956. En première partie 55.513 admis en 1956 contre 48.799 en 1955. (Pourcentage plus élevé dans les séries B et C, égal dans les séries modernes, et en diminution dans le technique. En deuxième partie, 12 à 15 % de candidats en plus. Le chiffre des reçus n'a augmenté qu'en philosophie. Détail passionnant : l'âge moyen est de 17 ans huit mois pour les garçons et de 17 ans 6 mois pour les filles.

UNE TRES BONNE NOUVELLE : LE BAC N'EST PLUS (TOUJOURS) NECESSAIRE !

« Flash » l'a déjà annoncé : on peut désormais accéder aux Facultés sans avoir le bac, en justifiant, par la réussite à un examen d'un genre nouveau, de son aptitude à suivre un enseignement supérieur. Seule condition : être âgé de plus de 21 ans, et de plus de 25 ans si l'on est « recalé » au bac.

Ce projet est destiné à favoriser les jeunes qui, par manque de ressources ou pour des raisons morales, n'ont pu achever leurs études secondaires.

Ces examens d'entrée auront lieu en mai. Le prochain, exceptionnellement, est fixé au mois d'octobre 1957. Ils ne pourront être passés que deux fois. Les épreuves écrites dureront 3 heures.

Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur indiquant le contenu des épreuves.

Faculté de droit. Conversation préliminaire avec le jury, portant sur les antécédents, les projets, et la culture générale du candidat. (Epreuve comptant pour l'admissibilité). Ensuite composition d'histoire (de Rome à nos jours), de géographie (La France et les grandes puissances), de langue vivante (vocabulaire courant), et soit une épreuve de mathématiques (programme de 1<sup>er</sup> C), soit une version latine.

Faculté de lettres. L'admissibilité (comptant pour une seule session) dépendre d'une conversation avec le jury, et d'une explication orale portant sur une littérature, la philosophie, la préhistoire, l'histoire de l'art, l'histoire ou la géographie. L'écrit comportera : une dissertation d'ordre général, une version (langue ancienne ou vivante), une dissertation philosophique, une épreuve d'histoire ou de géographie (programme de la deuxième partie du bac).

Faculté des sciences. Oral : conversation. Ecrit : dissertation d'ordre général, mathématiques, physique, chimie, sciences naturelles (programme de math, élém.).

Faculté de pharmacie. Conversation. Dissertation. Mathématiques, physique, chimie, sciences naturelles (programme sciences ex.).

P.C.B. Conversation, dissertation, mathématiques (1<sup>er</sup> C), physique et sciences naturelles (Sciences ex.), psychologie (programme de philosophie).

Les inscriptions à tous ces examens, sont reçues dès maintenant aux secrétariats des Facultés intéressées.

SOYEZ INDULGENTS

Bonnes gens, pardonnez-lui  
Si, l'épaule basse, l'œil vague, il erre,  
Absent, penché vers la terre,  
Vous heurte au passage,  
Avec un air sauvage,  
Et trouve entre vos deux yeux  
La formule qu'il cherchait : SO4H2...

Si, crasseux, déguenillé, il déambule,  
Et vous insulte, sans préambule,  
Croyez-moi, bonnes gens, il n'a pas bu.  
Désormais, finis les abus :  
Il sait ce qui lui pend au nez,  
Devenir sans tarder siphonné.

Lorsque passant près de lui, vous percevrez,  
Sourd murmure, son cerveau enfiévré,  
N'ayez pas peur, bonnes gens,  
Mais plutôt soyez indulgents,  
Car il présente le bac, et moi aussi.

J.-L. B.

L'ENSEIGNEMENT FÉMININ

Récemment, au cours d'une discussion, quelqu'un a posé devant moi une question qui, au premier abord, m'a surpris, et je l'avoue, un peu blessée : « l'enseignement et, plus précisément, les programmes actuels, sont-ils faits pour les femmes ? » Ce qui, vous l'avouerez, est assez blessant posé de cette façon mais qui veut dire « les programmes ne devraient-ils pas être établis en fonction des sexes ? »

Certes, nous sommes aussi capables de réussir que les garçons. La preuve ? Voyez plutôt les résultats du bac ! (Je ne suis pas superstitieuse mais j'espère que ces derniers mots ne me porteront pas malheur !) Dans les facultés dans les grandes écoles, la proportion d'étudiantes est forte. Les femmes occupent d'importants postes, dans toutes les branches, on en trouve même qui sont à la tête de grosses affaires, d'usines par exemple. Cela prouve que nous avons autant de facilités que les garçons mais ne résoud pas le problème : faut-il un enseignement différent selon les sexes ? quel que soit le métier qu'elle exerce, une femme reste une femme et ses devoirs sont différents de ceux des hommes.

Traditionnellement et théoriquement, la femme doit rester au foyer. Les temps sont résolus et nous admettons très bien qu'une femme travaille au dehors. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'elle ne doit pas délaisser pour cela ses devoirs de maîtresse de maison : cuisine, repassage, etc... Certes, il y a, en ce siècle atomique, de nombreux serviteurs mécaniques de la femme : machines à laver le linge, la vaisselle et autres. Cela soulage mais les ménagères n'ont pas encore à leur service des robots cuisiniers et repasseuses.

Prenons, par exemple, une jeune fille qui travaille consciencieusement pour avoir ses deux bacs. A-t-elle le temps, je vous le demande, d'apprendre à faire la cuisine ou à repasser, par exemple des chemises d'hommes ? Et pour-

tant, c'est un minimum que toute femme doit savoir ! Passés les deux bacs, cette jeune fille rentrera dans une administration quelconque ou, tout simplement, se mariera, ou encore les deux à la fois. Dans le premier cas, il ne lui est pas très possible de faire de progrès en matière ménagère, les moments libres étant peu nombreux et courts.

Dans le second cas, avant d'acquiescer l'habileté nécessaire, que de plats ratés et de chemises roussies ! Que de disputes en perspectives ! (les hommes ont de si mauvais caractères !)

Ces inconvénients pourraient être évités si, dans les programmes des lycées et collèges figuraient des travaux pratiques et des cours théoriques concernant tout ce qu'une femme doit savoir faire, l'allègement des programmes actuels, qui sont déjà bien assez chargés (bien qu'on vienne de les réduire... mais si peu !) mais qui ne nuit en rien à notre développement intellectuel : il y a encore tant de choses qui sont, non pas inutiles, mais presque superflues et que nous pourrions très bien ignorer. Ce qui n'empêcherait pas celles qui le désirent de poursuivre leurs études plus tard ou bien même de se perfectionner chez elles.

Mais je veux être franche : Si ce changement est à souhaiter parce que, dans un sens, il est logique, je préfère autant qu'il ait lieu assez tard pour ne pas avoir à en « bénéficier ».

M.F.

IMPRÉCATIONS D'UNE ÉTUDIANTE

Bac... unique objet de mon ressentiment  
Bac... toi qui me rases hélas pendant trois ans  
Bac... toi que j'envoie paître, et que mon cœur adore  
Bac... je te dis « zut », quoique que je buche encore.  
Puissent tous les démons ensemble conjurés  
Prendre les professeurs ensemble capturés,  
Ou qu'ils n'hésitent pas s'ils veulent les pendre  
Ou les mettre au bûcher pour les réduire en cendres.  
Que tous les diabolins s'élancent de l'enfer  
Me prennent les bouquins, les jettent à la mer  
Que pendant l'examen, imitant la mitraille,  
Les encriers remplis volent à la muraille,  
Et que les candidats, inspirés par mes vœux,  
Disent aux professeurs tout ce qu'ils pensent d'eux.  
Puissé-je de mes yeux les voir tous se morfondre  
Voir leur crâne éclater, leur mauvais cœur se fondre  
Voir le dernier prof... à son dernier soupir  
Et avoir mes deux bacs et mourir de plaisir.

S. I.



LE PAVÉ DE L'OURS

SONT-ELLES BONNES ?

Alors, chère amie, vous venez de faire vos courses dans magasins ? Puis-je savoir ce que vous avez acheté ?

— Dix robes !  
— Dix robes ? Qu'est-ce qu'une femme peut désirer de plus ?  
— Eh bien, Monsieur ! Dix chapeaux.

\*\*\*

Au cours d'une manœuvre en haute mer, un sous-marin heurte le vaisseau-amiral. Aussitôt celui-ci câble à l'imprudent :

— Si vous me touchez encore à cet endroit, je crie !

\*\*\*

Monsieur Dupont télégraphie à Madame :

— Manqué train, partirai demain même heure.

Et madame Dupont de télégraphier à son tour :

— Si tu pars demain, même heure, tu rateras encore train.

SPORT ET JEUNESSE... SPORT ET JEUNESSE... SPORT ET JEUNESSE... SPORT ET

## HALIMI : Autour d'un titre

Ces dernières années, un Bônois, Robert Cohen, allait à Bangkok pour ramener le titre de champion du monde des poids coqs, titre qu'il céda l'an passé à D'Agata.

Il y a un mois environ, un Constantinois, Alphonse Halimi, réussissait à s'emparer de la couronne aux dépens du même Mario D'Agata.

A titre purement sportif, Halimi mérite sa consécration puisqu'il a montré sa suprématie tout au long du combat. Il faut aussi admirer sa « montée » vertigineuse qui est parmi les plus rapides que l'on ait jamais vues jusqu'à présent. Au bout de moins de 20 combats, il atteignait en effet le but.

Un autre exemple : Charles HUMEZ est le challenger numéro UN de ROBINSON pour le titre des « moyens ». Mais c'est de Carmen BASILIO qu'il est question pour « le combat « couronne » en jeu.

Voilà bien des faits qui sortent de l'ordinaire et qui méritent qu'on leur accorde une attention plus profonde pour trouver leur signification.

Reprenons le « cas » Robert Cohen. On se souvient parfaitement de la « classe » de ce boxeur, qui défendit victorieusement son titre à plusieurs reprises, et bien loin de chez lui.

Il arriva pourtant un jour où il fut battu. On donne diverses raisons à cette défaite, telles que le manque de sérieux dans sa préparation. L'embourgeoisement qui s'était emparé de lui, etc...

Il en est pourtant une autre qui a fait couler beaucoup d'encre et qui évoque les dessous de la boxe professionnelle actuelle. Cette raison est invoquée par Cohen lui-même et par d'autres témoins. C'est l'irrégularité du combat.

L'ex-champion, dégoûté, en abandonna la boxe, passant tout sous silence. Par la suite, il fit ses révélations, et il décida même, dernièrement, de reprendre du poil de la bête.

Ainsi, les défaites peuvent « s'expliquer » diversement, mais plus ou moins véritablement. Nous pensons maintenant à Mario D'Agata et à ses managers qui imputèrent leur échec à un arrêt du combat, face à Halimi, durant 15 minutes, au 3<sup>ème</sup> round.

Ils n'hésitèrent pas à affirmer que si Halimi put tenir, c'est qu'il avait eut un temps de repos. Ils oublièrent certainement que dans les ultimes rounds, c'est Halimi qui faisait les attaques, et D'Agata qui encaissait, le challenger ne manquant pas de souffle, bien au contraire !

Nous ne voulons pas « monter en épingle » le nouveau champion des coqs et condamner l'Italien. Tout athlète a ses hauts et ses bas, et la loi du sport est de vaincre ou d'accepter d'être vaincu. Elle s'applique ici aussi pleinement. Il s'agit non simplement de prendre un exemple parmi tant d'autres, pour montrer ce que la boxe professionnelle contient d'irrégularités, de

si un petit Mexicain, Mairas, qui, lui, sera un obstacle difficile à contestation, de mauvais esprit, de négociations en un mot, de manque de sportivité.

Il existe cependant de grandes figures, d'authentiques héros tels que : Carpentier, Cerdan et actuellement Robinson qui reprend la palme, pour la quatrième fois, à des adversaires de taille. Le plus difficile n'est pas d'arriver mais de se maintenir.

Halimi a atteint le sommet, pourra-t-il y demeurer ? Il vient à peine de recevoir sa ceinture, que des challenges se présentent. Il est question tout d'abord d'une revanche sur D'Agata, qui confirmera certainement le résultat du premier match. Il y a aussi

surmonter.

Et peut-être, un jour, verrons-nous une tête d'affiche Cohen-Halimi ! C'est alors que les Constantinois et les Bônois se sentiront une âme de boxeurs.

J. P. HASSAM



Un « collègue d'écurie de Halimi : Chérif HAMIA, meilleur « plume » du monde. Nous souhaitons que même la N.B.A. (National Boxing Association) le reconnaisse comme « champion » du monde après sa probable victoire sur BASSEY...

## BADEN POWELL, Premier Scout du Monde, 1857-1941

L'être le plus extraordinaire que j'aie jamais connu » disait Churchill en parlant de B.P. Comment, alors, ne pas nous demander quel était cet homme, ce grand éducateur ?

A dire vrai, il n'était pas brillant en classe, cependant il dessinait admirablement, et des deux mains, et jouait fort bien dans le groupe théâtral du célèbre collège de Charterhouse ; ses camarades l'estimaient, car il pratiquait tous les sports et organisait des jeux dans les taillis qui entouraient le collège.

Ses études finies, il entra dans l'armée et alla tour à tour aux Indes, en Egypte, au Zoulouland, au Swaziland, au Natal, en Russie, en Allemagne, etc... Au cours de ses voyages, il apprend à reconnaître les empreintes de différents animaux, et réussit à suivre des pistes dans la nature, grâce à sa bonne observation.

En Afrique du Sud, ses qualités précieuses d'éclaireur lui sont utiles, et à Mafeking, où il commande la place, il supporte un siège de 7 mois. C'est son plus beau fait d'armes. B.P. utilisa de jeunes messagers et cela lui donna l'idée de former plus tard des groupes

d'éclaireurs ; ce fut une ébauche de scoutisme dans des circonstances difficiles.

Revenu en Angleterre, B.P. est nommé en 1903 au grade le plus élevé de sa spécialité : Inspecteur général de la Cavalerie. Mais lui qui voulait depuis longtemps donner aux jeunes garçons une formation pratique complète, développer leurs qualités d'observation, les faire vivre suivant les principes d'un code d'honneur, fit en Août un premier essai de scoutisme. Ce fut le célèbre camp de de l'île de Brownsea : il y avait là une vingtaine de jeunes garçons. B.P. dirigea de nombreux jeux de jour et de nuit. L'essai fut concluant. De nombreuses années de vie militaire, sa vie n° 1 comme il l'a appelée lui-même, lui avait donné une expérience unique des exercices de plein air, et des connaissances pratiques dans tous les domaines : il pouvait alors commencer sa vie n° 2 et, à 50 ans, lancer un grand mouvement de jeunesse. Le livre « Eclaireurs », publié en 1908, se vendit partout, et le scoutisme connut un développement prodigieux en Grande-Bretagne et dans le monde entier.

B.P. rendit alors visite aux Scouts du monde et de nombreux Jamborés (en afrikander : rassemblement) mondiaux furent organisés. Le but de Baden-Po-

well était atteint, et rien, même les plus grands honneurs, (il reçut l'Ordre du Mérite anglais, fut nommé lord), ne lui procura les joies du Scoutisme dont il essayait de donner une définition : « C'est un jeu dans lequel des frères ou des sœurs aînés ont l'occasion de procurer à leurs cadets un milieu sain et de les encourager à une activité saine qui puisse les aider à développer leur civisme ».

La plus forte des attractions que le Scoutisme exerce provient de son culte de la nature et de la vie au grand air. Il s'occupe de l'individu, non de la masse. Il suscite des qualités intellectuelles aussi bien que des qualités morales et physiques.

Dès le début, le Scoutisme a tendu à ces fins ; maintenant nous savons par expérience qu'il les atteint lorsqu'on sait s'en servir.

Ainsi ce grand chef si simple et toujours prêt à raconter des histoires amusantes, à plaisanter avec les jeunes, ce chef, après avoir parcouru le monde entier, observant les hommes et leurs mœurs, donna la joie du scoutisme à des millions de garçons et filles.

En 1937, B. P. se retira au Kenya où il mourut en 1941. Lui qui avait mérité le Prix Nobel de la Paix sans l'obtenir nous laissa son plus beau rêve « La fraternité universelle. »

MICIELLI Jean-Claude S.D.F.

## MENS SANA IN CORPORE SANO

Trop longtemps négligés, les exercices physiques raisonnés et sagement gradués ont pris aujourd'hui une place importante dans l'éducation de la jeunesse. Et cela à juste raison, car l'homme, surtout au moment de la croissance, a besoin d'air pur, de mouvement, d'efforts des muscles dont l'effet salutaire vient contrebalancer l'effort du cerveau. C'est ce que les anciens exprimaient si bien par la célèbre formule : « Mens sana in corpore sano ».

Il nous faut, avant tout, à nous les jeunes, être des « corps sains ». Faisons donc travailler notre corps en même temps que notre tête ; ne mettons pas nos muscles aux travaux forcés, (gardons-nous aussi du contraire) ; mais de bonne heure habitués aux exercices du corps, nous supporterons beaucoup mieux le surmenage intellectuel qui précède toujours les grands examens, et l'excès d'étude ne donnera plus cette apparence chétive et exténuée qui a valu à beaucoup de jeunes l'épithète de « crevés ».

Une portion de temps doit être consacrée au développement du corps, et pour ce, les sports ne manquent pas.

Je crois que le meilleur, pour nous autres lycéens, se trouve être la vulgaire gymnastique, qui, quoique manquant un peu d'intérêt sportif, est comme la grammairie et la base de tous les exercices corporels.

Si vous voulez un procédé pour devenir fort, je vous ferai part, en conclusion, de la manière dont Milon de Crotonne est parvenu à être un athlète. Il s'astreignait chaque jour à porter un petit veau depuis sa naissance (celle du veau), et petit à petit, le veau s'est fait bœuf sans qu'il s'en aperçut. Je crois que c'est dans ce sens qu'il faut « faire » notre « éducation physique », au sens propre du mot éducation. Je vous donne bien entendu le principe. Il n'est en effet pas question, surtout pour vous pensionnaires, d'amener un veau dans votre dortoir.

G. de Jurquet.

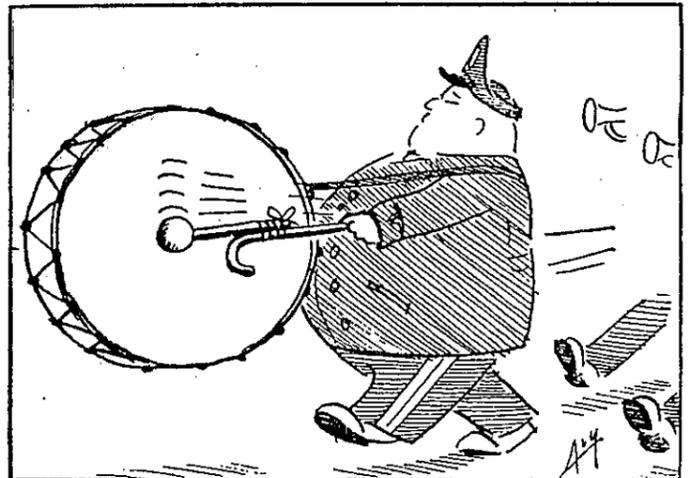
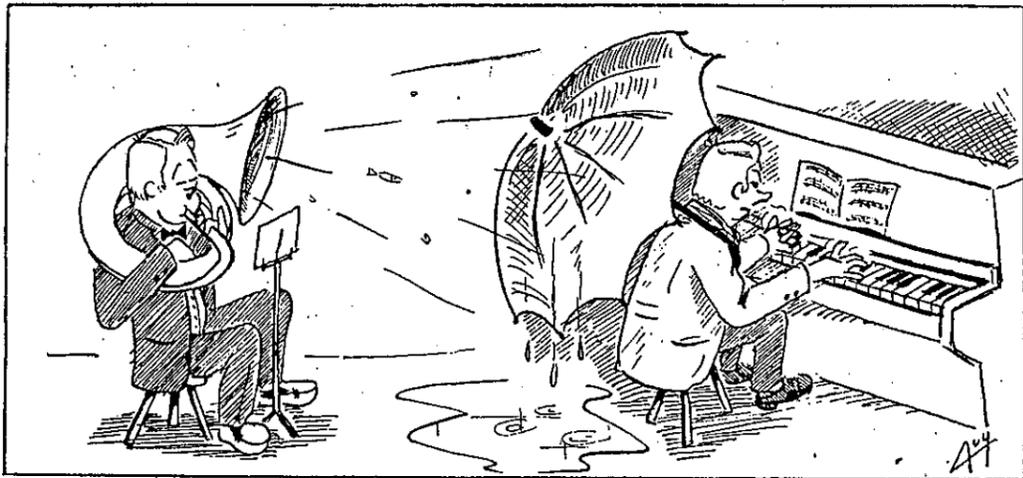
## Un sport moins dangereux que le Rock n' Roll : LE PARACHUTISME

Sans les fantaisies acrobatiques qui sont l'apanage des « chevronnés », le parachutisme est un sport moins dangereux que le sky, la bicyclette, ou le Rock and Roll. Le débutant ne saute en « automatique » qu'après un entraînement au sol sérieux. L'apprenti, qui doit avoir au minimum 16 ans, pratique les agrès, le tobogan, et le trolley : deux anneaux auxquels on se suspend glissant sur un fil lacy de 50 mètres, partant d'une plateforme haute de 10 mètres et s'achevant à trois mètres du sol. En bout de course on lâche les anneaux pour apprendre « à se ramasser ». Ensuite le débutant saute à la tout ou « cage à poules », haute de 35 mètres, avec un parachute retenu et freiné par un contre-poids. Le premier saut est impressionnant, les suivants beaucoup moins. Mais, pour être breveté premier degré, il faut avoir fait 15 sauts d'un avion en « ouverture automatique ». Dûment chapitré par son moniteur, l'élève, le cœur battant, attend dans la carlingue avec ses camarades. L'avion monte, prend de l'altitude, le moniteur vérifie les mousetons, fixant le sangle d'ouverture automatique au câble d'acier qui court le long de la cabine. Quand l'élève aura sauté,

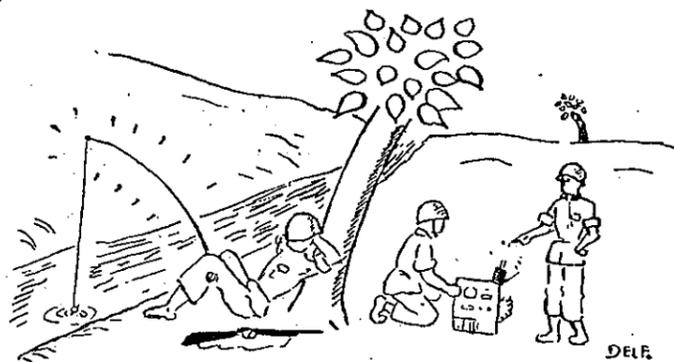
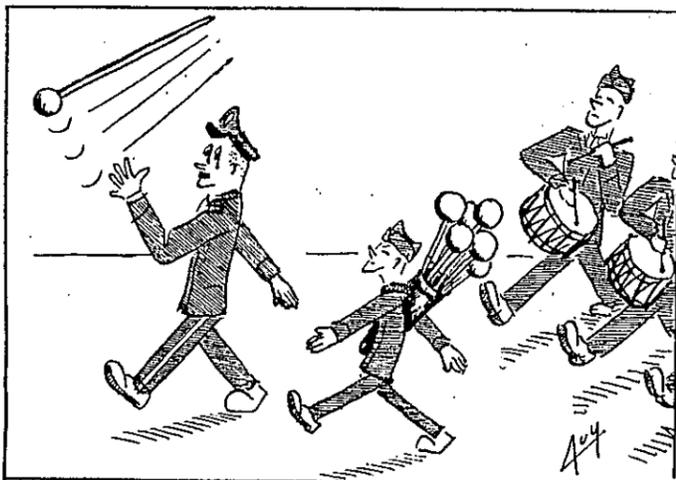
Suite page 15



# HUMOUR ET ACTUALITÉ

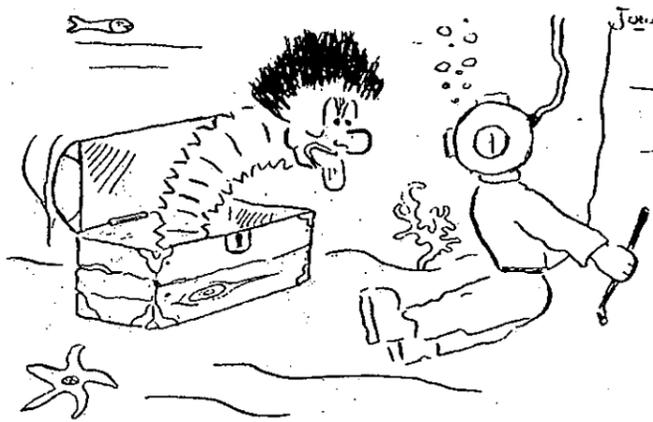
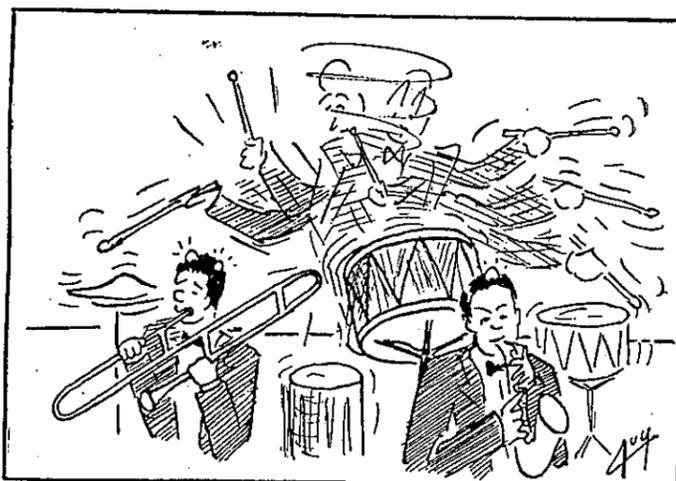


★ ★ ★



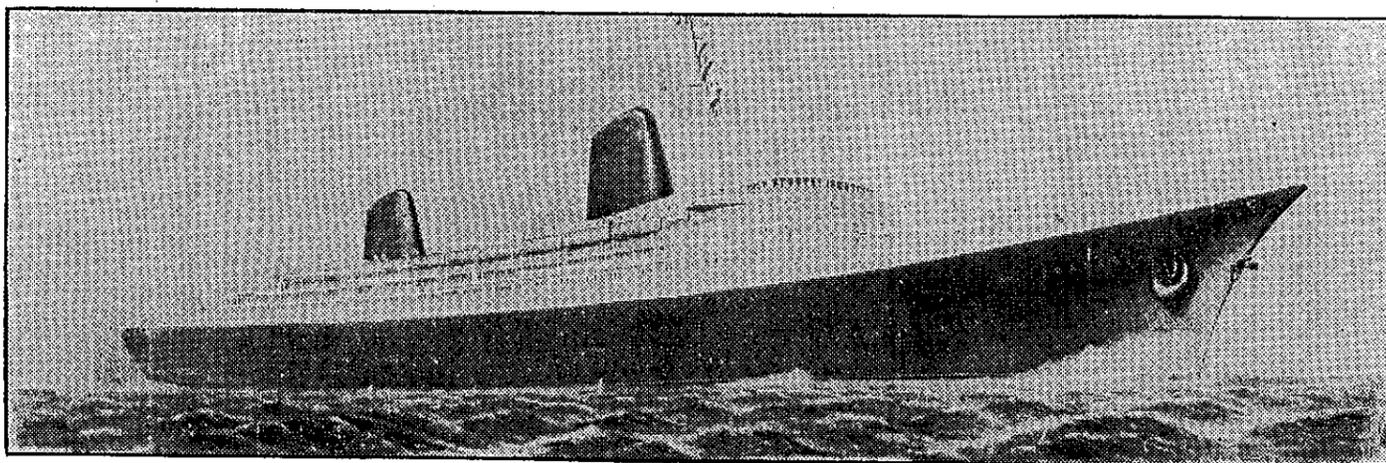
Eh ! Oin Oin ! Qu'est-ce que tu as fait de l'antenne ?

★ ★ ★



★ ★ ★

★ ★ ★



On va construire un paquebot le « France ». L'ennuyeux, c'est que, exécuté ou pas le projet tombera à l'eau. Après ça on dira que « la marine est dans le lac ».



B. B. à la cote. On l'aurait à moins. Marchandise garantie sur facture. Les clients peuvent être contents.

En France aussi on sait faire du beau matériel.

Il paraît que B. B. fait du catch. Elle aura au moins autant de talent que pour le cinéma. Mais attention à l'anatomie. Ce serait dommage d'y faire des accrocs.

Ah !...

Pierre et Paul discutent. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. Pierre décroche :

— Allo !... Oh ! C'est toi, Jacques. Bien sûr, Jacques. Ce soir 7 heures ? Entendu, Jacques. A ce soir Jacques.

Il raccroche, et, se tournant vers Paul :

— C'était Jacques.

**Marc POUSSON**

**CHAUSSURES**

**VENDOME**

32, Rue Rohault de Fleury

CONSTANTINE

# ALLO ! ALLO ! ICI TÉLÉRO UNE ENQUÊTE DE « FLASH ». Texte de



## Le Pays du sourire

Et nous pénétrons au pays du sourire. Car nous avons plaisir à constater que sur la base de Telerma, le véritable uniforme n'est pas la tenue bleue, mais bien le sourire. Nulle part nous ne trouverons cette sorte de mélanche nuancée de jalousie que certains militaires affectent à l'égard des civils (la réciproque étant d'ailleurs vraie dans beaucoup de cas...)

C'est le colonel commandant la base qui, après les présentations et les souhaits de bienvenue, nous prend lui-même en charge. Direction : la salle de repos des navigants (ça commence bien !) où s'étale, entourée d'une table de ping-pong et d'une demi-douzaine de rocking-chairs, un immense plan de la base. Première interdiction. Par de croquis (sinon pour mémoire), pas de photo. Et nous le comprenons aisément.

Quel métier décidément ! A peine arrivés, le cœur encore discrètement penché vers l'estomac après les deux ou trois cents virages que nous venons d'absorber, nous voilà, stylo en main, astreints à « gratter » pendant que le colonel nous explique l'organisation de l'Air en Algérie, et celle de la Base de Telerma.

Nous ne savons rien, mon Colonel !

Le colonel est obligé de nous fournir des explications détaillées, car nous nous apercevons, à notre courte honte, que, malgré la préparation militaire et toutes les revues que nous avons pu consulter, nous ne savons pratiquement rien de ce qui concerne l'Armée de l'Air et l'Aviation.

Nous ignorons par exemple, qu'il existe pour l'Algérie un commandement de l'Air séparé de la X<sup>ème</sup> Région militaire ; que le commandement Air pour la division de Constantine se nomme le G.A.T.A.C. (groupe aérien tactique) ; et que ce G.A.T.A.C. mène ses opérations parallèlement à la division de Constantine (terre).

Nous ignorons aussi qu'il existe des bases principales, comme Telerma, Bône ou Biskra, où l'on trouve toute l'organisation nécessaire, entretien des avions et du matériel « dit de servitude » (matériel au sol), mise en œuvre des moyens aériens, et aussi bien vie et administration des hommes et du matériel ; qu'il existe des bases secondaires, Batna ou Sétif, dont l'organisation technique n'est pas aussi poussée ; et des terrains de travail qui n'ont pratiquement aucune organisation véritable.

## Une base vraiment moderne !

— « La base de Telerma, nous explique le colonel, est une base principale, dotée d'un agencement moderne. Elle a trois missions essentielles : d'une part la mise en œuvre des moyens aériens (ce qui signifie en langage clair : Base opérationnelle pour le rétablissement de l'ordre en Algérie) ; d'autre part, l'administration d'un volume important de personnel, stationnant sur le territoire de Constantine (1.400 hommes sur la seule base de Telerma) ; enfin une mission technique :

ravitaillement en matériel technique des unités du Constantinois, entretien et réparations du matériel de servitude au sol, entretien et réparations (jusqu'au 2<sup>ème</sup> degré) des avions ».

Il va sans dire que ces différentes missions nécessitent une organisation poussée. C'est ainsi que, mis à part le Colonel commandant la base, la branche « Opérations » est diri-

gée (de très haut...) par un commandant qui dispose d'une salle de renseignements, d'un service photographique, d'un officier de liaison de l'armée de terre, de moyens de transmission, et, pour la base même, d'une tour de contrôle, d'une tour d'approche, d'un radar de précision, de gonios, etc... dont nous verrons plus loin le « mode d'emploi ».

## Et une organisation poussée

La branche « opérations » ne peut fonctionner sérieusement que si tout va bien sur la base. C'est pourquoi une compagnie de l'air, sous les ordres d'un commandant, est spécialisée dans l'orchestration des moyens administratifs concernant le personnel (trésorerie, comptabilité, habillement, nourriture, etc...) ; c'est pourquoi un autre commandant dirige un service technique, chargé du matériel : entretien, réparation, nourriture, etc... ; c'est pourquoi aussi, toute une section de transmissions opère sur la base, dotée de puissants moyens : VHF (Very high frequency, en français, phonie...) pour les

avions ; moyen de liaison phonie et graphie avec les divers échelons de commandement de Constantine et d'Alger, utilisant la gamme des moyens techniques modernes en cette matière.

— De plus, ajoute le colonel, la base est défendue par un système à la fois statique (clôture, barbelés, éclairage, blockaus), et dynamique (mouvements de troupe).

Et un moment plus tard, nous serons autorisés — honneur suprême — à admirer la défense de la base, mais... évidemment les mains aux poches : pas de notes, pas de croquis, pas de photos.

## Qu'est-ce qu'un P.C. opérationnel

— « Je vous remets au commandant de Maistre », nous dit le Colonel en nous quittant. Levons la tête

la chasse en vert, les bombardements en rouge, puis les missions de reconnaissance. Les positions sont cons-

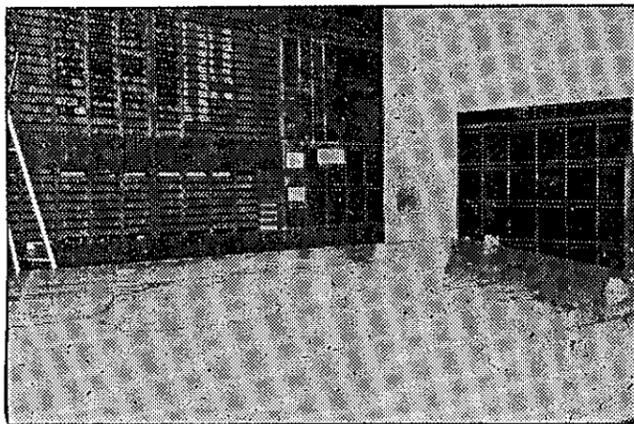


TABLE DE SITUATION GENERALE

pour apercevoir (altitude 2,05 mètres environ) un visage jeune et rieur, qui semble plus appartenir à un joueur de basket qu'à un commandant d'aviation (il n'y a rien là de vexant ; tout au plus y verra-t-on un préjugé...). Et suivons le commandant (au pas de gymnastique... Dites-nous un peu comment il réussit à fourrer ses jambes dans une cabine de pilote...) vers le P.C. opérationnel.

Une immense table, légèrement inclinée, entièrement recouverte d'une carte plastifiée ; des morceaux de bois aux étiquettes de couleurs se promènent là-dessus... On nous dit : « C'est la T.S.G. ». — Oul, oul, nous avions bien compris... Hum ! Mais... qu'est-ce que c'est que la T.S.G. ?... Le Commandant éclate de rire :

— « C'est la table de situation générale. La carte représente toute la partie de l'Algérie, au-dessus de laquelle nous travaillons, et les mor-

ceaux de bois, étiquetés, sont les « zincs » en cours d'opération. Une couleur par catégorie de mission : tamment mises à jour, selon la progression de la mission. Le Grand tableau que vous voyez au-dessus s'appelle le T.O.T.E. (Merci, mon Commandant !) Chaque appareil en cours de mission y est représenté, avec son immatriculation, son indicatif, et toutes précisions utiles. Ainsi, Riquet Tango a décollé à 6 h. 25 pour une mission de reconnaissance et de photographie, n° 2637 dans la région de X... (censuré). Il sera de retour à 7 h. 45. Son aérodrome de départ est celui de Y... ».

L'organisation méticuleuse apparaît donc comme le lubrifiant indispensable à la grande machine opérationnelle. Ainsi un Mistral peut décoller 7 à 8 minutes après qu'on ait donné l'alerte ; un Dassault-méttra deux fois plus (le délai maximum imparté étant de 15 minutes).

— « Paré au décollage ? ».

— « Go ! ».

Ce n'est pas un Mistral, mais une modeste Simca Aronde qui prend le la à vue et photographie. A bord, 6 hommes, 2 appareils photographiques, 25 a-

Objectif en vue. Première difficulté : ceux d'en face se défendent (pas personnel). Après quelques palabres et l'envoi d'un émissaire on nous ouvre la barri-

## N'en jetez plus !

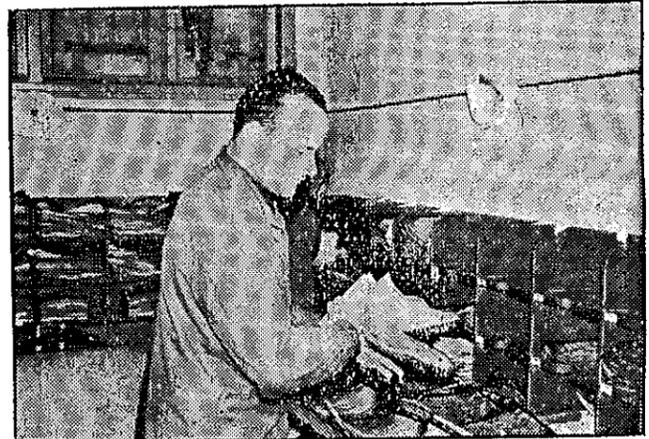
— « Allons voir l'O.L.A.T. ».

Oul, oul, nous voulons bien. Encore une mécanique nouvelle, sans doute. Pas tout à fait, c'est un Lieutenant (O.L.A.T. signifiant Officier de liaison de l'armée de terre). Mais nous commençons à nager dans les sigles.

L'O.L.A.T. est le prince d'un royaume de papier. Il trône dans une très

jusqu'au plafond. C'est classé, étiqueté, numéroté, daté. C'est tellement bien fait que, impressionnés, nous filons ailleurs. Seul, Guy, notre photographe y jette un dernier coup d'œil nostalgique par-dessus son épaule, sans crainte d'être transformé en statue de sel...

Nous voilà à la section « photo ». Ici on est précis, on parle chiffres.



Au domaine du gigantesque, un studio pas ordinaire

grande salle, entièrement tapissée de cartes. Sur ces cartes de grands cercles rouges ou bleus. C'est ce lieutenant qui est chargé de la mise à jour des cartes : disposition des unités au sol, zones interdites (rouges) et zones de combat (bleues).

— Au revoir, mon Lieutenant ! »

Car on ne nous laisse pas chômer : le commandant, en trois enjambées (il nous en faudra 12 au moins...) est déjà dans la salle des archives photographiques. Il y en a partout, de ces archives. Sur tous les murs et

100 mètres de pellicule = 400 vues ; une prise de vues toutes les trois minutes ; 50 vues, tirées à 100 exemplaires demandent 2 heures de travail. 5 à 6.000 tirages par jour. 67.000 en 15 jours ; 2 millions de tirages du 15 juillet 1955 à février 1957. 3 millions de francs de papier tous les 15 jours.

— « Alors, Guy, tu viens ? » Tous nos reporters ont pris la fuite. Après les sigles, les chiffres ! La tête nous tourne. Vous avez le sens de l'humour, mon capitaine !... Mais nous, nous avons faim !

## Bon appétit, Messieurs !

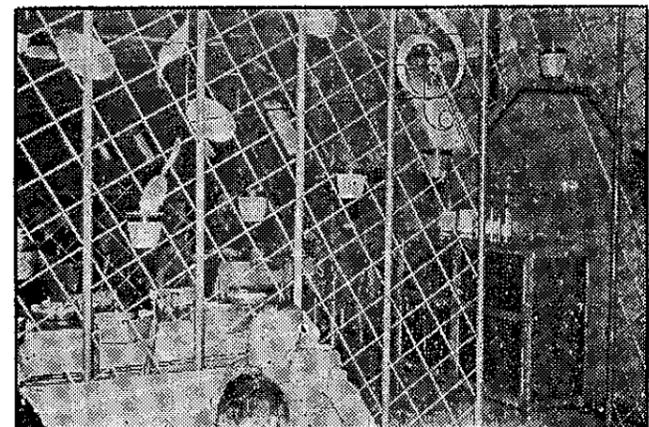
— « Mais ce mess est sensass ! » se serait écriée Marie-Chantal. Et Gladys aurait répondu :

— Et ce couscous absolument divin ! Avec des raisins secs ! C'est d'un sublime !... »

En effet le Mess est très accueillant magnifiquement décoré, et le re-

pas succulent. Malheureusement nous n'avons pas le temps de nous y prélasser, le petit car nous attend à la porte, et le capitaine aussi (ici, on ne se déplace qu'en véhicule et chaperonné ! Quel luxe !).

Un petit tour au quartier Le Cloan : visite des cantonnements. Veine, une piscine !



Le mess : nourritures terrestres

# MA-AIR-PORT

J.-C. HÉBERLÉ - Reportage photo : Guy COSTA

direction de Télérgma. Objectif : la base aérienne. Mission : reconnaissance des « Flash » et 3 paires de lunettes...

(ordre de mission). N'entre pas qui veut sur l'aérodrome. Il faut l'avis du co-

— « Neuf mille mètres cubes », précise le capitaine, qui ajoute : « On a été obligé d'organiser des « tours », tellement il y a affluence. On ne se refuse rien !

Virage. Et on se dirige vers la tour de contrôle, qui, depuis ce matin, nous intrigue, ne serait-ce que par son aspect extérieur.

## De la simplicité

Nous sommes devenus des pilotes sur le point de partir. Nous passons au B.I.V. (Bureau d'information de vol) pour nous mettre d'accord avec le C.L.A. (Contrôle local d'aérodrome) : nous prenons l'heure G.M.T. (de grâce, Capitaine, stoppez le sigles, nous sommes en plein cirage!) Nous consultons la météo et nous établissons le plan de vol.

— « Volerez-vous en I.F.R., en V.F.R. ou en C.F.R. ? » vous demande-t-on malicieusement. Nous nous regardons anxieusement.

— « C'est très simple », annonce le capitaine. Et il lui faudra nous l'expliquer trois fois... Ignorez que nous sommes !

En effet c'est très simple. Voilà de quoi il s'agit : le plan de vol est un document qui lie le pilote aux services à terre. Le texte est en trois langues : français, anglais, espagnol. Le pilote doit y inscrire exactement 31 indications différentes, depuis son lieu d'origine jusqu'à la trousse de secours, en passant par le nombre de personnes à bord, la fréquence radio, l'équipement désertique ou de mer, l'autonomie, etc... Sans compter quatre signatures (ou cachets) en plus de la sienne propre. Très simple comme vous le voyez !... Après cela ; le pilote peut décoller, dès que la vigie lui en donne l'autorisation.

Mais nous avons des fourmis dans les jambes (phénomène courant quand on ne comprend pas très bien) et un peu d'acrobatie ne nous fera pas de mal. On empoigne l'échelle de fer, et on grimpe. Gare au vertige !

## A la tour d'approche

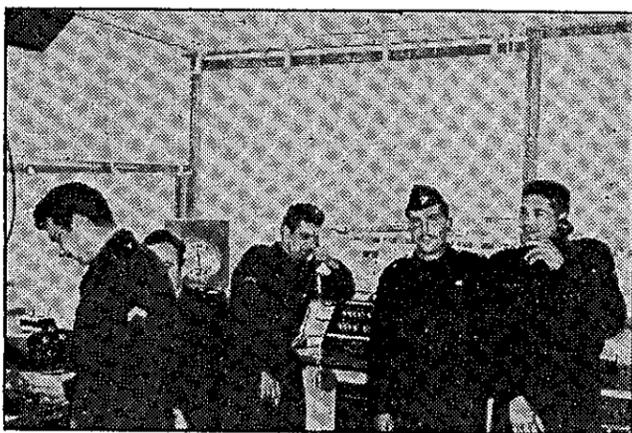
Encore une table, avec une carte. Cette fois elle est circulaire. Et elle a un petit système de ficelles assez sympathique. On fait jolou, ici, hein ? Oui, c'est de là que l'on dirige les percées. Une percée, c'est tout simplement l'arrivée d'un avion, guidé par la tour d'approche.

L'avion appelle. Sa position est relevée par deux gonios (appareils qui s'orientent suivant le principe du poste à cadre mobile, que nous connaissons tous) et suivie par le radar. Notons en passant que le radar se nomme G.C.A. (Grand Control Approach) ; que celui de Télérgma peut amener sans histoire, dans ce site hérissé de « parpaings » avions par tous les temps. Il donne sur l'écran une vue circulaire des lieux ou les obstacles apparaissent sous formes de taches qu'il est aisé à l'opérateur de faire éviter aux avions.

Le radar permet une précision d'atterrissage quasi totale par très mauvaise visibilité.

Le système d'approche « gonio », sans attendre la précision du radar,

permet lui aussi, d'amener les avions par plafond bas, la dernière partie de la trajectoire s'effectuant à vue.



La tour de contrôle : Police du ciel

## T.W.K.F.B.C.K.W. — Autorisation d'entrer en circuit.

En cas de beau temps, le travail de la tour d'approche est simplifié : elle donne le cap à suivre et dès que l'avion est à la verticale, elle le « passe » à la vigie (tour de contrôle proprement dite.) On a alors l'occasion d'entendre un dialogue vraiment spécial :

— « T.W.R...T.R. (abréviation de Télérgma-Airport).

F.B.C.K.W. (immatriculation de l'appareil) demande autorisation d'entrer en circuit ».

— Autorisé pour la piste 26. Le Q.N.H. (pression atmosphérique) 1020. Rappelez en vent arrière ».

L'avion avance alors parallèlement à la piste, mais dans le sens contraire à l'atterrissage, en vent arrière (on atterrit face au vent).

— T.W.R.-F.B.C.K.W. Position vent arrière.

— « O.K. Rappelez dernier virage, tout sorti. Le vent au sol 270°, force 10 nœuds »

L'appareil continue son vol, sur son train et les volets d'intrados (pendant que l'un des hommes de la vigie vérifie l'opération à la jumelle, car il arrive qu'un train ne sorte pas, ou que le pilote l'oublie). Puis amorçant le dernier virage.

— « T.W.R.-R.B.C.K.W. Dernier virage.

— « O.K. Rappelez final ».

L'avion termine sa courbe, et rappelle au moment où il est dans l'alignement de la piste (final).

— « T.W.R.-F.B.C.K.W. Final.

## LES DÉBOUCHÉS

### OFFICIERS : personnel navigant

- personnel sédentaire (fait partie des bases ou des Etats-Majors)
- personnel technicien (ingénieurs, officiers mécaniciens, télécommunications)
- personnel administratif (officiers des affaires administratives).

### SOUS-OFFICIERS : mêmes catégories (non navigants spécialistes).

### COMMENT Y PARVENIR ?

Voie directe : s'engager dans l'Armée de l'Air et préparer l'Ecole de l'Air (officiers de Salon de Provence).

Ecole de sous-officiers à Rochefort, Auxerre et Fez.

Voie non directe : les sous-officiers peuvent préparer l'Ecole militaire de l'Air.

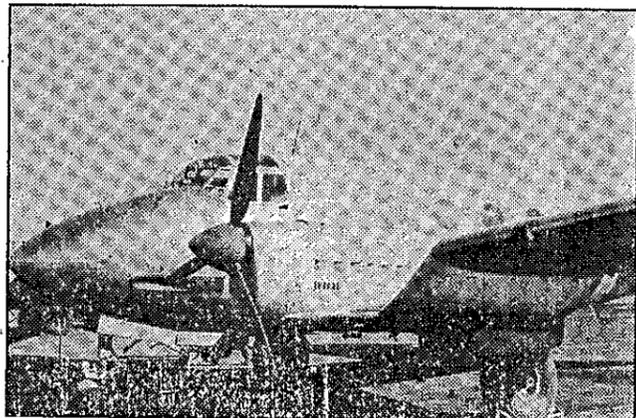
N.B. — Les officiers de réserve peuvent demander à servir dans l'active.

Ces écoles préparent à toutes les spécialités, aussi bien personnel « volant » que personnel « au sol ».

Une situation solide et rapidement acquise : aide météo

L'école de météorologie de St-Cyr (école civile) prépare aux brevets élémentaire et supérieur de météorologie (exigibles dans le civil comme dans l'Armée).

Un an d'études et 6 mois de stage.



FLASH a l'honneur d'être l'un des premiers journaux à réaliser un reportage complet sur la base aérienne de Télérgma. Il tient à remercier une nouvelle fois les autorités dont la bienveillance a permis cette réalisation, en particulier le colonel Bonnemaison et tous les officiers, sous-officiers et hommes de troupe qui, de près ou de loin, ont bien voulu aider nos reporters.

— « O.K. Atterrissez Vent Inchangé. Rappelez piste dégagée ».

Le « zinc » atterrit et se dirige vers le parking ; il rappelle dès que

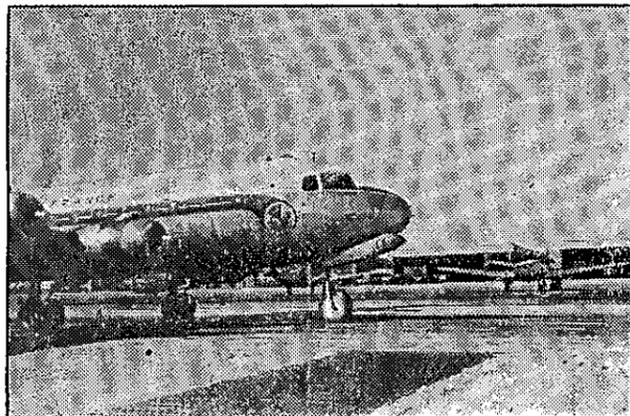
la piste est libre ; il rappelle une dernière fois quand il est au parking : « Terminé ».

Çà, c'est du boulot !

## Terminé !

Oui, terminé pour nous aussi. Ou presque. On nous fait encore visiter l'A.M.B. (encore un), ou Atelier Magasin de Base, des zincs en répa-

de badin, de vario, d'altimètre, de straffing, on nous montre des ateliers roulants, des tableaux d'outillage splendides. Et puis, il y a aussi



Télérgma est aussi une base civile importante (installation en cours)

ration. On nous fait même monter dans un Dassault et dans un Sikorsky, admirer les tableaux de bord. On nous explique comment ça marche. Mais (le capitaine Rimbaud ne nous en voudra pas) il fait chaud, et nous en avons déjà tellement vu que nous ne pouvons plus rien enregistrer. Nous sommes vaincus par les sigles et les chiffres. On nous parle encore

ce vent de sable qui nous pique aux yeux, qui nous rend poisseux.

Et nous n'avons qu'une hâte, après avoir remercié encore tous ceux qui nous ont pilotés, conduits, guidés, éclairés, c'est de retrouver notre modeste Aronde, d'en finir avec les deux ou trois cents virages, et... d'aller prendre un bain avant de rédiger le « papier »...

## Humour volant

Le pilote G.Z.K. est dans un super-bombardier à réaction

— Allo, ici F.N.P. 3617

Allo ici F.N.P. 3617 m'entendez-vous ?

— Yes.

— Instructions pour lacher Bombe H. Compte-tours : 13500

Vérifiez.

— Yes (répond le pilote décontracté).

— Faites le point !

— Allo ici F.N.P. 3617 10 secondes. stop. abaissez le levier 18 bis terminé.

Le pilote (de plus en plus décontracté) attends les dix secondes, abaisse le levier.

La bombe ne tombe pas !!!

Le pilote (très contracté)

— La bombe ne tombe pas que me reste-t-il à faire ?

— F.N.P. (laconiquement) : le signe de croix.

Flash est publié sous la seule responsabilité de son comité de rédaction. Celui-ci est donc juge de la valeur et de l'opportunité des articles qu'il reçoit. Et, s'engageant pour ses correspondants, il ne peut accepter que les articles signés, même si leur auteur ne désire pas voir son nom dans nos colonnes.

Prière de bien vouloir adresser toute correspondance à l'adresse suivante :

FLASH, Journal des Etudiants du Constantinois, 4, Place Lemoine, Constantine.

Loi n° 49.955 du 16 mai 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal des parutions Directeur-gérant : Jean-Claude Héberlé Imp. Damrémont — Constantine

# Le Dimanche 7 Avril : SIDNEY BECHET A CONSTANTINE

Interview recueilli par Raoul Ghozlan et Claude Nègre.



DEPUIS deux heures et demie, le public constantinois se pressait aux portes du théâtre pour un concert qui devait se dérouler à partir de cinq heures et demie. Pourquoi cette effervescence ? Eh bien Sidney Bechet, car c'était bien lui, était au programme, avec André Réwéliotty et son orchestre. Enfin cinq heures et demie sonnèrent, et le rideau se leva pour livrer passage à M. Casabianca qui présentait les musiciens : André Réwéliotty (clarinette), Guy Longnon (trompette), Georges D'Halluin dit « Zozo » (contre-basse), Jean-Louis Durand (trombone), Yannick Singery (piano), et Marcel Blanche (batterie).

Après la disparition du présentateur, le rideau se levait sur l'orchestre de Réwéliotty qui interprétait deux grands classiques du jazz dont « Mahogany Hall Stomp ». Puis Réwéliotty annonçait devant un public déchaîné l'entrée de Sidney Bechet ; et le plus grand musicien de la Nouvelle-Orléans apparut, jouant son indicatif depuis les coulisses, sous d'assourdissants applaudissements. Il interpréta tout d'abord une de ses dernières compositions « Coquin de Boubou », puis ce fut un « Coup de Cafard », du film « Ah Quelle Equipe ». Par la suite, vinrent certains morceaux du répertoire de Bechet, entre autres « Moi J'en ai Marre », « Halle Hallelujah », « Basin Street Blues », « Le Marchand de Poisson », qui furent très applaudis. L'entr'acte permit aux amateurs de se donner leurs impressions, tandis que Sidney Bechet se reposait dans sa loge, au grand désespoir des « chasseurs d'autographes ». Car effectivement Bechet était invisible.

Réwéliotty reprit la scène avec son orchestre pendant une dizaine de minutes, durant lesquelles il interpréta « West And Blues »

grand succès de Louis Armstrong. Puis ce fut de nouveau une entrée triomphale de Sidney Bechet. La plus belle partie du spectacle se déroula alors : il y eut tout d'abord un vieux morceau de jazz : « Tiger Rag », puis le public se mit à réclamer « Les Oignons ». Bechet fit patienter ses admirateurs et interpréta successivement : « Petite Fleur », « Blues in the Blues », puis « On the Sunny Side of the Street », « Muskay Ramble », « Les Oignons » et « When the Saints Go Marchin In ».

Le public rappela alors les musiciens qui interprétèrent avant de quitter définitivement la scène, une composition de Sidney Bechet : « Big Chief ». Le rideau se baissa alors et ce fut la ruée vers les coulisses qui, bien entendu, était condamnées. Pourtant, après une attente fort longue et avec l'amabilité de M. Bordon, directeur du Théâtre, et M. Casabianca, nous réussîmes à contacter l'orchestre de Réwéliotty :

André Réwéliotty fut notre première victime, et voici ce que notre collaborateur, M. Raoul Ghozlan, lui demanda :

Un de nos plus grands chefs d'orchestre :

### André Réwéliotty

— Q. « Vous attendiez-vous à l'accueil enthousiaste dont vous avez été l'objet ? »

— R. A franchement parler, non. Nous étions déjà venus, il y a trois ans et le public était « froid ». Aujourd'hui, nous étions à notre aise, c'était réellement très sympathique.

— Q. Comment êtes-vous arrivé à jouer du jazz ?

— R. Au début, je ne jouais d'aucun instrument, je connaissais déjà Claude Adadie et Zozo D'Halluin. J'écoutais Luter au Lorientais. En 48, j'achetai une clarinette, j'appris à jouer tout seul, puis je pris des leçons. Je commençai à jouer dans des surprise-parties, c'est là que je connus Yannick Singery. En semaine, je travaillais à l'ambassade des U.S.A. Je cherche alors à former un club. Grâce à un ami, j'arrive à jouer en 1950 au Club Saint-Germain trois après-midi par semaine. Je prends tout de suite J.-L. Durand, Michel Pacout et Marcel Bornstein. Nous nous présentons au Tournoi des Amateurs en novembre 1950, et nous gagnons.

— Q. Que faites-vous à partir de ce moment-là ?

— R. Quand Luter partit en tournée, je le remplaçais au Vieux Colombier.

— Q. Combien de temps cela a-t-il duré ?

— R. Deux ou trois ans environ. C'est à ce moment-là que Bechet, qui venait au Vieux Colombier,

me remarqua et me prit quand Luter voyageait.

— Q. Vous entendiez-vous avec Bechet ?

— R. Oui, je le considère comme le plus grand soprano et clarinettiste de jazz New-Orléans.

— Q. Est-ce que votre orchestre a subi des transformations ?

— R. Oui, j'ai maintenant Yannick Singery (piano), Zozo D'Halluin (basse), Guy Longnon (trompette), Jean-Louis Durand (trombone) et, depuis six mois, Marcel Blanche (drums).

— Q. Avez-vous envisagé de faire une tournée aux U.S.A. ?

— R. Non, pas pour le moment en raison des difficultés suscitées par les syndicats américains.

— Q. Après la libération, quel est le musicien qui a eu la plus grande influence sur le jazz ?

— R. Django, sans aucun doute ; mais il ressort tout de même que personne n'a pu l'imiter car son style était vraiment personnel.

— Q. Pensez-vous que Bechet acceptera l'offre de Willis Conover qui voudrait voir ensemble Bechet et Armstrong au festival de New-Port ?

— R. Justement, il se propose de s'y rendre le 4 juillet, puis il reviendra en France en passant par la Belgique où nous le rejoindrons au casino de Knockle-Zoute.

— Q. Que pensez-vous du rock and roll ?

— R. C'est une musique qui ne nuit pas au jazz, mais cela ne lui apporte rien de nouveau.

— Q. Que's sont les films que vous avez tournés ?

— R. « Blues » et « Ah ! Quelle Equipe », tous deux avec Bechet. Mais j'aimerais voir un producteur réaliser un film relatif, soit de l'histoire du jazz en France, soit de la carrière d'un grand jazz-man français.

— Une question encore, quels sont vos clarinettistes préférés ?

— R. Bechet, Johnny Dodds, Jimmy Noone.

Le batteur :

### Marcel Blanche

Nous nous approchâmes alors de Marcel Blanche, le batteur, qui nous donna ses impressions :

— Q. Que pensez-vous du public constantinois ?

— R. Je le trouve un peu « criard » mais très agréable, l'ambiance du concert était bonne. On ne peut tout de même pas le comparer au public de l'Olympia.

— Q. Quel est votre programme pour cette tournée en Afrique du Nord ?

— R. Eh bien, nous sommes arrivés d'Orly à Bône où nous avons joué hier soir, aujourd'hui c'est Constantine, mardi ce sera Tunis et mercredi Alger. Ensuite je pense que nous rentrerons.

— Q. Comment se fait-il que votre séjour soit si court ?

— R. Il est tellement difficile de faire voyager un orchestre et je regrette la brièveté de mon passage car j'aurais bien aimé visiter ce pays que je ne connais pas.

— Q. C'est donc la première fois que vous venez en Algérie ?

— R. Oui, c'est bien la première fois que je viens en Algérie. Mais je n'ai pu apprécier tout ce dont on m'avait parlé. Je pense que demain nous descendrons à la piscine.

— Q. Changeons de sujet si vous le voulez bien : depuis combien de temps jouez-vous avec Sidney Bechet ?

— R. Cela fait six mois environ et j'en suis très heureux.

A la trompette :

### Guy Longnon

Puis, vint le tour de Guy Longnon, qui voulut bien répondre à nos questions :

— Q. Quelle a été votre impression sur le public ?

— R. La salle m'a paru un peu mouvementée, mais d'une ambiance formidable : c'est ce qu'il faut pour écouter cette musique.

— Q. Aimez-vous aller en tournée de ce genre ?

— R. Oui, beaucoup. Tous les voyages ont du charme ; le seul inconvénient est qu'ils sont fatiguants.

— Q. Etes-vous déjà allé en Amérique ?

— R. Non, jamais.

— Q. D'après vous, quel est le meilleur musicien de jazz ?

— R. Eh bien, on ne peut pas

— Q. Avec quelle formation jouiez-vous avant d'être avec Réwéliotty ?

— R. J'ai joué auparavant avec Claude Luter, Roland Bianchini, Christian Azzi et Guy Longnon.

— Q. Aimez-vous jouer avec Bechet ? Pensez-vous qu'il soit le plus grand musicien de jazz ?

— R. Assurément, Bechet est le plus grand musicien de jazz, ou sinon l'un des plus grands. C'est pour cette raison que j'aime jouer avec lui. J'aime jouer avec lui parce que c'est un New-Orléans et que je joue moi-même du New-Orléans.

— Q. Vous me dites que vous préférez le New-Orléans, or comment se fait-il que durant le concert, il vous est arrivé de jouer sur un rythme moderne au lieu de battre le two beat traditionnel ?

— R. Cela est dû à ma formation de batteur. J'ai déjà joué avec des modernes, et c'est pour cette raison que quelquefois, je mêle moderne et new-orléans.

Cela s'accorde assez bien, alors je le fais. Le two beat me paraît un peu monotone, bien que très soutenu.

— Q. De toute manière, vous avez pu voir que vos solos ont été très appréciés, particulièrement lorsque vous avez changé de tempo dans « Halle Hallelujah ». Quand au « When the Saints », c'était vraiment sensationnel. Revenez plus souvent, je pense que maintenant vous serez toujours aussi bien accueilli.

— R. Je vous remercie beaucoup.

— Q. Avez-vous joué auparavant avec de grands jazzmen ?

— R. Oui, assez souvent. J'ai joué avec Don Byas, Roy Eldridge ; j'ai enregistré avec Nelson Williams et Claude Luter, mais je n'ai jamais entendu ces enregistrements. Les connaissez-vous ?

— Q. Tout au moins un : « Careless love », ce n'est pas mauvais.

— R. Je pensais que ce n'était pas très bon.

— Q. Est-ce que la carrière de musicien est difficile ?

— R. La seule chose qui soit vraiment dure, c'est de former des groupes qui s'entendent bien.

— Q. Une question technique, maintenant, définissez-moi l'improvisation ?

— R. L'improvisation se fait au fil de l'esprit bien sûr, mais il faut suivre la marche d'accompagnement.

— Q. Eh bien, je vous remercie, mais laissez-moi vous féliciter pour votre jeu de tout à l'heure, le public a particulièrement apprécié votre solo de « Muskay Ramble », celui de « When the Saints ». Quant à votre interprétation de « West and Blues », c'était véritablement parfait. Bravo.

— R. Merci beaucoup.

### ET VOICI SIDNEY !

Malheureusement, le temps pressait et nous n'avons pu contacter le reste de l'orchestre.

Mais nous eûmes heureusement la chance d'être reçus par Sidney Bechet.

— Q. Vous attendiez-vous à une telle ovation de la part du public ?

— R. Vraiment, non. Mais j'ai été surpris de voir son enthousiasme. Le public était vraiment bon ce soir, et très sympathique.

— Q. A quel âge avez-vous appris à jouer de la clarinette ?

— R. A six ans je jouais de la clarinette avec Buddy Bolden et Freddy Keppard.

— Q. Avec qui préférez-vous jouer ?

— R. Je joue indifféremment avec tout le monde, pourvu que ce soit du Nouvelle-Orléans. J'aime aussi bien Claude Luter qu'André Réwéliotty.

— Q. Si vous pouviez monter un orchestre avec les plus grands musiciens de jazz, qui prendriez-vous ?

Nous jouons surtout dans une cave de Saint-Germain-des-Près : « Le Vieux Colombier », en particulier le samedi et le dimanche.

# DE BASTOS A RICARD... EN PASSANT SUR « LE COURS »

Carmelo. — Atso ! Zézé et cette anis, tu me la payes ?  
Zézé. — Oh ! va z'y molo, t'y a en vie de te payer une rinqade à Vichy ?  
C. — Vichy ! qu'ez aco ?  
Z. — Mâ ! t'y connais pas... là où c'est que l'eau elle se coule chaude et comme le gaz.  
C. — Oh ! tes morts ! Môa de l'eau, tu m'insultes, moâ qu'les cafés du « Cours » je me les connais tous, depuis ceux-là du Port jusqu'à d'la Cathédrale.  
Z. — A force que tu bois comme un trou, un jour y va t'arriver « l'acérose ».  
C. — « L'acérose » peuh ! ma Gramère qu'elle est morte à 90 ans, à la place du « Caoua », elle s'tapait le rosé !  
Z. — Bon ! je ouas ça que c'est, je te dois de l'argent, allez rentre fumier.  
Hé Toinou, 2 « Cristaux ».  
C. — Que je le savais pas, il est instructionné ce petit.  
Z. — Hé ! ça va, moâ je me lis Sélection dans ce papier que y'a toujours des doteurs qui te parles. Si tu savais qu'à force de descendre les anis, ton foie y se devient comme une éponge.  
C. — Tamieux que j'en bois plus.  
Z. — Quand on te portera au cimetière sans qu'à l'envie elle te vienne... tu ouaras si c'est pas vrai ; comme j'te donne pas longtemps qu'tu t'enfile la « coll à brûler ».  
C. — Oh Zézé ! mais c'est toi qu'y es malade.  
Z. — Va te dormir, je dis pas que tu te prends la biture à la commission d'à ta fille ou quand ton fils y se marie une « pitchounette » de ta z'en temps ça fait pas beaucoup ; mais toi si la mer du port elle était de l'anis, tu te baignes à tous les jours (et même que tu te laves jamais) et de plus te fais boire la tasse.  
C. — Ousqu'à la fin tu vas ac ton p'tit baratin. Depuis qu'à tout à l'heure tu me tapes le « duss-

court », en dessus le comptoir des mégots en tapée. D'où ça vient hein ? Zézé ?  
Z. — Pourquoi que des mégots tu me tchatches, tu veux m'empêcher p'tête.  
C. — Non mais tu me prends pour un embécile, tu parles que j'ai le gosier sec comme le sable d'la « grenouillère » et t'y fume et t'y enfume que tous les pompiers du quartier y te sont jaloux.  
Z. — Carmelo la tchidente ! ti es pas sérieux, ti endevie la question, pasque, pasque, pasque...  
C. — Pasque moâ, j'te sort des arguments et ça porte les arguments, la preuve la oïlà : c'est qu'tellement tu tousses un d'ces quat matins tu vas jeter la langue, si moi j'ai le foie en éponge, tes poumons y sont pleins d'écotine et noirs comme la terre du Kouif ou d'Filfila. Tu vas te trapper le cancer du fumiste.  
Z. — Va te faire friller une sardine quand je tousses, je m'allume un camélia, ça fait un gargarisse.  
C. — Oh Zézé ! regarde à la pendule de la gare qu'est-ce qu'elle sonne.  
Z. — Diocane ! 2 heures.  
C. — Et ta femme et les gosses y doivent attendre pour manger. Alors tu t'arèmes, tu te penses qu'à métennant qu'tya une excuse tu passes pas à la caisse ?  
Z. — Ah c'est vrai ! j'oubliais. — Toinou ! combien ça fait ?  
T. — 2.000 pour toi.  
Z. — 2.000 ! fan de chiche.  
C. — T'y a vu ous qui t'a mené ton Bastoz.  
Z. — Aouah ! c'est pas pour ça, c'est la femme ac les commissions...  
C. — Allez va je t'avance, tiens oïlà vieux couillon.  
Z. — Maintenant qu'tu m'les a prêtés, je te rends un service, demain ac ce pognon, tu pourras pas te saouler la figure.

LE BONOIS.

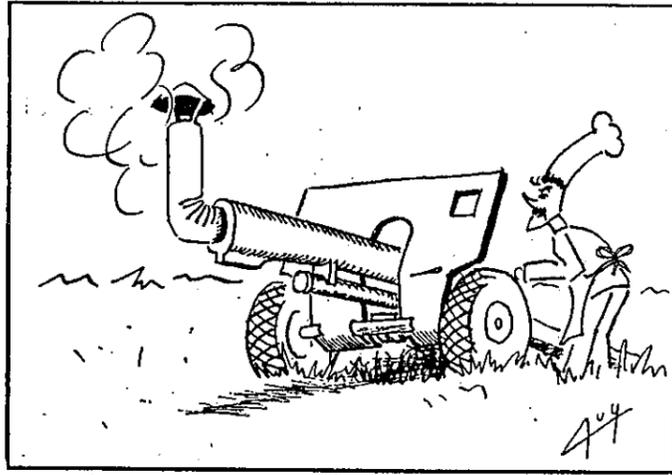


## EN VOICI DE BONNES

Histoires écossaises.  
Deux Ecossais arrivent de province. Ils apprennent qu'il y a un baptême de l'air ; ils tentent l'aventure et ils arrivent sur l'aéroport. Ils voient : « Baptêmes de l'air, 1 livre ».  
Ils approchent du pilote : « Nous voulons monter ».  
Le Pilote : Bon ! Ce sera deux livres.  
Les Ecossais : Non, 1 livre.  
Le Pilote : « Vous êtes deux, cela fait deux livres ».  
Les Ecossais : La pancarte dit : Baptêmes de l'air, 1 livre, donc pour deux, c'est la même chose.  
Le Pilote : Bon ! Je vous fais un pari. Si vous ne dites pas un mot durant toute l'exhibition, vous ne paierez qu'une livre, sinon ce sera deux livres. »

Et c'est le départ. Loopings, feuilles mortes, chutes se succèdent. Les deux Ecossais ne disent pas un mot. Le Pilote atterrit et se retournant vers les Ecossais, leur dit : « Vous êtes vraiment courageux, vous avez gagné. »  
Réponse : « Le plus dur à passer, ce fut lorsque mon camarade est tombé. »  
...  
Dans un bar, un Anglais, un Ecossais, un Irlandais font connaissance et arrosent l'événement qui les a réunis.  
Une mouche tombe par un effet du hasard dans chacun des trois verres des nouveaux amis.  
L'Anglais, flegmatiquement, commande un autre verre.  
L'Irlandais prend délicatement la mouche et la jette.  
Quant à l'Ecossais, il prend la mouche, la tord bien, et la jette.

de Pierre KLEIN



SANS LEGENDE

## AGENT XW 0,0009 EN MISSION SPÉCIALE

Un de nos collaborateurs (M. A.J.Z.F. Lambda pour ne pas le nommer) projette d'écrire un roman policier qui paraîtra bientôt sous le titre de : « Agent XW 0.0009 en mission secrète » aux éditions « Spéciale Bibliothèque pour jeunes filles ». Etant accidentellement chargé de la critique littéraire, je me permets de soumettre à votre perspi... (enfin, vous voyez, quoi !) le passage de ce livre qui m'a paru le plus saoureux.

L'histoire se passe en 1943. L'agent secret XW 0.0009 (Fifi pour les intimes) vient d'être parachuté dans un coin perdu des Alpes. Il est activement recherché par la Gestapo.

Quand nous le retrouvons, il arrive en vue d'un refuge où il sait qu'il pourra enfin se reposer après quatre jours de fuite sans rien manger dans la forêt.

« ...L'homme n'est plus qu'à une centaine de mètres de la cabane. Prudemment, il s'engage dans la clairière. Il a la démarche de celui qui est pourchassé, qui a faim, qui est fatigué, et qui sent qu'il arrive enfin au but (vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup pour un seul homme ?). Dans la main droite, il tient son inséparable browning, et dans l'autre — la gauche évidemment — (sic), il tient une torche électrique (car il faut aussi vous dire qu'il fait nuit).

Après avoir fait trois fois le tour du chalet, il s'approche de la porte et frappe. Personne ne répondant, il entre. Sur la table, comme convenu, il y a de quoi manger... (Je ne vous décrirai pas le repas. Pour en avoir une idée précise, prière de vous référer aux menus de Pantagruel dans Rabelais, ou même aux Caractères de La Bruyère).

« ...Après avoir bien mangé, Fifi se dirigea vers le lit, mais un bruit distinct l'arrêta dans son élan. Il venait d'entendre : « Toc, toc, toc ». Aussitôt, il bondit vers la porte, son Luger à la main (errata : browning). Il n'y avait personne !

« Tiens dit-il, la fatigue me donne des hallucinations !... Puis se recoucha tranquillement. Mais au bout de cinq minutes : re « Toc, toc, toc ». Il ne fit qu'un bond.

« Ha ha dit-il en riant, et en Portuguais, car il connaissait ces deux langues (sic). Je sais d'où ça vient. Et il se dirigea vers l'armoire, son artilerie à la main (errata : browning).

Il l'ouvrit d'un seul coup. Qu'est-ce qu'il vit ?... Rien. Cette seconde alerte Pinquitta, et il entreprit de fouiller toute la maison, mais bien entendu, il ne découvrit rien.

Ainsi, pendant près de deux heures, il ne put se reposer car chaque fois qu'il se rendormait, inmanquablement, le mystérieux, étrange, le sinistre bruit (Brrr !!) reprenait : « Toc, toc, toc ! »

Soudain, vers deux heures du matin, il eut l'impression que le bruit s'était rapproché. Maintenant, il était sûr de l'avoir entendu — là, sous sa tête, dans le lit, avec sa régularité d'horloge. Toc, toc, toc.

En un éclair, il fut debout, son browning à la main, le lit fut débarrassé de toutes ses couvertures, matelas, coussins, etc... et là, sur le bois du sommier, que vit-il ?

Je vous le donne en mille... Il vit une grosse, une énorme punaise... avec une jambe de bois.

DELF.

## Elles vous sont racontées...

Place Lamoricière, un agent dresse une contredanse à une jolie conductrice. Alors celle-ci d'un air ingénu :

— Est-ce que cette contravention annule celle que j'ai attrapée ce matin, monsieur l'agent ?

Ça se passe dans une caserne, le jour d'arrivée des bleus.

— Alors, militaire, qu'étiez-vous dans le civil ?

— Dans le civil, j'étais heureux !

Encore une histoire de contravention, mais aux U.S.A., cette fois-ci.

Un motocycliste de la police de la route attrape, après une poursuite effrénée, une auto conduite à une vitesse vertigineuse et la contraint à stopper.

— J'allais trop vite ? questionne le conducteur, affectant la surprise.

— Oh non, répond l'agent impassible en sortant son carnet, vous voliez trop bas, voilà tout.

Sujet de rédaction.

— Dites en quelques lignes quelle est la personne qui vous a le plus frappé et pourquoi ?

Et Toto d'écrire sur sa copie :

— La personne qui m'a le plus frappé, c'est mon père quand il a vu mon bulletin du 2<sup>e</sup> trimestre.

Le même Toto qui vient d'arriver comme pensionnaire dans un lycée ; écrit à ses parents : — Envoyez-moi vite à manger ; ici on ne nous donne que le petit déjeuner, le déjeuner, le goûter et le dîner.

Alexandre Dumas père était sur son lit de mort. Son fidèle serviteur sanglotait dans un coin de la chambre. Tournant vers lui ses yeux voilés par l'agonie, l'auteur des « Trois Mousquetaires » murmura :

— Ne pleurez pas, mon ami !... Si j'ai besoin de vous là-haut, je sonnerai !

Ainsi donc, chers amis, nous en sommes à notre dernier numéro (pardon ! nos derniers numéros). Je vous dis donc au revoir (ou peut-être adieu !) en vous souhaitant toutes les peines à décrocher vos examens et tout le courage nécessaire pour persuader vos parents de vous laisser aller en vacances, (à l'étranger de préférence, because pour se perfectionner).

...par BONIFACE

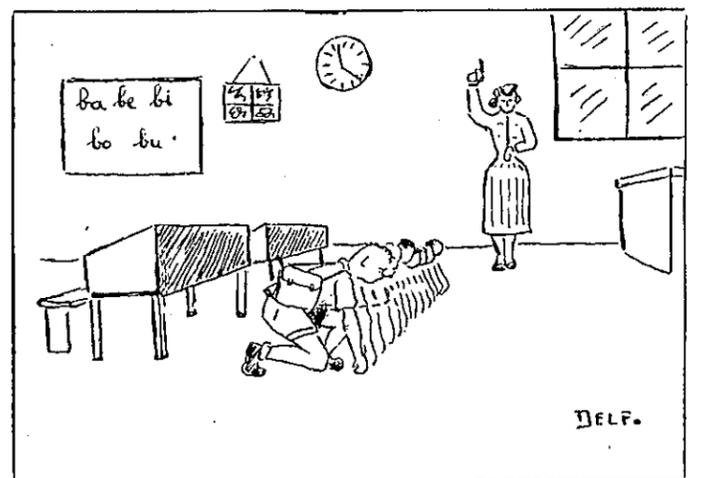
Vous recherchez la Qualité ?

Exclusivité GILRO



3, rue Clemenceau RADIO Tél. 37-10

les yeux fermés !!



SANS PAROLE

DELF.

# L'ÉNERGIE H SERA-T-ELLE MAÎTRISÉE ?

par Pierre de Lotil

LA maîtrise de l'énergie « H » vers laquelle convergent les travaux de nombreux savants, principalement aux Etats-Unis et en U.R.S.S., serait à coup sûr la plus formidable des découvertes. On peut même la considérer comme la plus nécessaire de toutes celles qui restent à faire, car l'enjeu est d'obtenir de l'énergie à flots à partir d'une matière première enfin inépuisable, l'eau des mers.

Aucun travail de laboratoire n'est aussi résolument tourné vers la paix. En effet, l'invention à venir s'est, d'avance, déchargée de tout son potentiel destructeur : les atomistes parlent de la plus terrible des armes, de la bombe H ; et ils essaient d'en reproduire le mécanisme à l'extrême ralenti, de passer le mors à l'effroyable cataclysme artificiel pour l'obliger à nous servir, à s'insinuer, soumis, jusque dans votre cuisine, Madame, par un simple fil électrique. Car c'est de cela qu'il s'agit : faire de l'électricité pour votre ampoule ou votre réchaud par les mêmes mécanismes phy-

nant, on cherche à faire des réacteurs « H ».

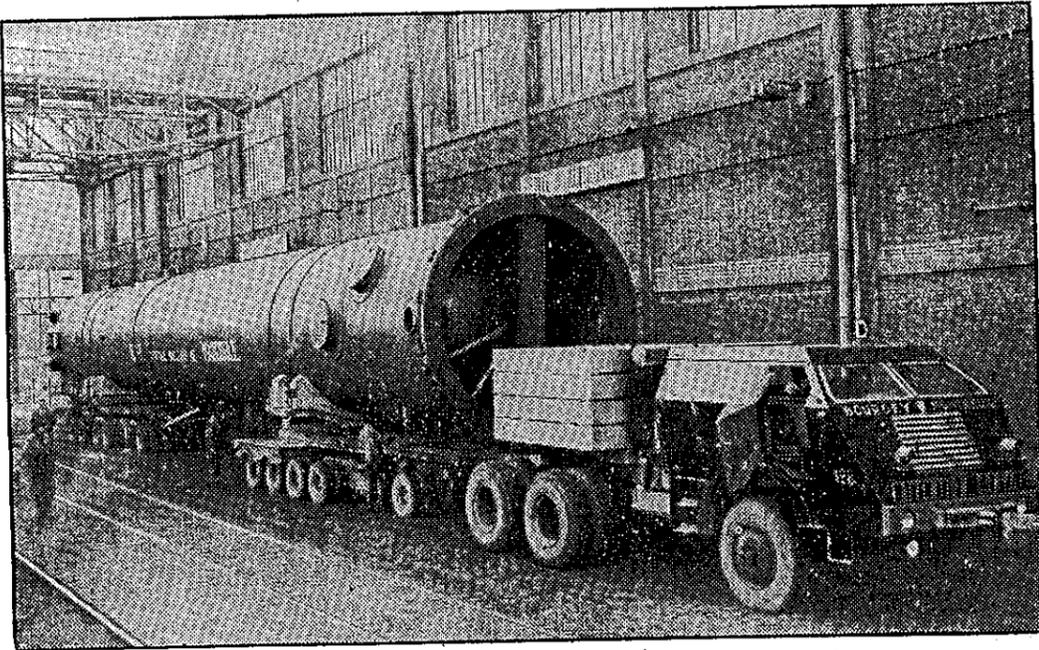
La recette est simple. Vous prenez des atomes légers. Vous les mettez dans un shaker. Vous agitez très fortement votre cocktail. Alors, se choquant les uns les autres avec violence, les atomes fusionneront en dissipant une énorme chaleur. Et vous recueillerez bien plus d'énergie que vous n'en avez mis à les secouer...

Oui, mais l'énergie à fournir pour agiter le shaker dépasse, et de loin, toutes les possibilités de l'industrie humaine. Il faut une allumette pour déclencher une combustion ; mais l'allumette qui déc'enchera une fusion devra,

micro-étoiles de l'avenir pourraient se développer ; on le sait maintenant : dans le berceau d'un champ, électrique ou magnétique. Bien mieux, il est déjà possible d'imaginer que des courants électriques naîtront par induction dans des bobinages lorsque varieront ces champs.

« Toute la question », a dit l'an dernier le grand physicien Edward Teller, le père de la bombe H, « c'est d'obtenir du plasma à très haute température ». Or, actuellement, on ne sait en obtenir que pendant de très brefs instants.

Dans la même ligne, il faut évoquer l'expérience du Dr W. Bostick à Hoboken (New-Jersey) qui a fait naître par le moyen assez différent de son « canon à plasma » de petits nuages de plasma dont la forme, sous l'effet du champ magnétique, évo-



« Le mille-patte » de l'usine atomique française de Marcoule, amené à pied d'œuvre en trois coups de « tuyère » à pot...

siques qui firent disparaître un atoll du Pacifique.

Le charbon s'épuisera, le pétrole s'épuisera, les torrents et les fleuves ne peuvent fournir qu'une très petite partie de l'énergie dont a faim l'humanité, les marées ne donneront un appoint qu'en des endroits très privilégiés du globe, le vent est fan-tasque et décevant. Vient l'uranium, heureusement. Mais les mines de ce métal s'épuiseront, elles aussi. Ce qu'il faut, c'est une source d'énergie inépuisable.

Le feu du soleil en est une ; malheureusement, la captation industrielle de son énergie semble plus problématique encore que la maîtrise de l'énergie H.

A Genève, en août 1955, le président de la Conférence atomique, le physicien indien Homi J. Bhabha avait dit, en ouvrant ces assises mondiales : « Je me hasarde à prédire que d'ici vingt ans, on aura trouvé le moyen de libérer sous contrôle cette énergie ». Aujourd'hui la prédiction semble déjà moins hasardeuse : des progrès ont déjà été enregistrés.

Pour libérer de l'énergie nucléaire, nous possédons deux moyens. Soit briser de gros noyaux atomiques ; c'est la « fission » de l'uranium ou du plutonium. Soit bâtir avec des noyaux légers des noyaux moins légers ; c'est la « fusion » de l'hydrogène, du deutérium, du lithium. Energie U d'un côté, énergie H de l'autre. L'énergie U a d'abord été domptée — dans la pile de Fermi à Chicago en 1942 — et, ensuite, on la libéra de façon explosive. Pour l'énergie H, c'est l'inverse : on la connut d'abord dans la fameuse bombe, et, mainte-

elle, atteindre une température de plusieurs millions de degrés !

Aussi, jusqu'à ces tout derniers mois, on ne concevait guère la future génératrice H que sous la forme d'une espèce d'étoile microscopique : des noyaux d'hydrogène, de deutérium, de tritium, de lithium s'y entrechoqueraient sous l'effet de la chaleur, et déve opperaient ainsi encore plus de chaleur, fusionnant selon des processus identiques à ceux dont les étoiles sont le siège. Faire descendre un morceau d'étoile sur terre, et même dans un tube de laboratoire, tel était le difficile problème !

Dans cette voie, les Russes ont marqué un point il y a deux ans avec les expériences d'Igor Kourtchatov à Moscou. Ce physicien a battu le record des températures obtenues ici-bas, en lançant une décharge électrique d'une formidable puissance (dix fois la puissance instantanée de la Centrale de Kouybychev, une des plus grandes du monde !) dans un tube contenant du deutérium et de l'hydrogène. Pour décrire le cordon de feu qui ne dure qu'une infime fraction de seconde, il a employé l'expression « méche de tissu solaire ». Mais, scientifiquement, seul convient le terme de « plasma ».

Par là, entendez un gaz d'une nature particulière où les atomes sont dissociés en noyaux positifs et en électrons négatifs. La physique des plasmas va jouer un grand rôle dans les années à venir. L'expérience de Kourtchatov en sera la base. Elle montre un fait capital : le plasma, aux particules électrisées, est contenu par le champ électrique même qu'il fait naître. On pouvait se demander sur quel support les

quait des nébuleuses spirales. Une cosmogonie en miniature !

Mais la part essentielle des Etats-Unis d'Amérique dans cette affaire de l'énergie H, c'est l'apport d'un fait nouveau d'une extrême importance : la fusion est possible sans très hautes températures. Telle est la conclusion des expériences du professeur Luis Alvarez avec le cy-

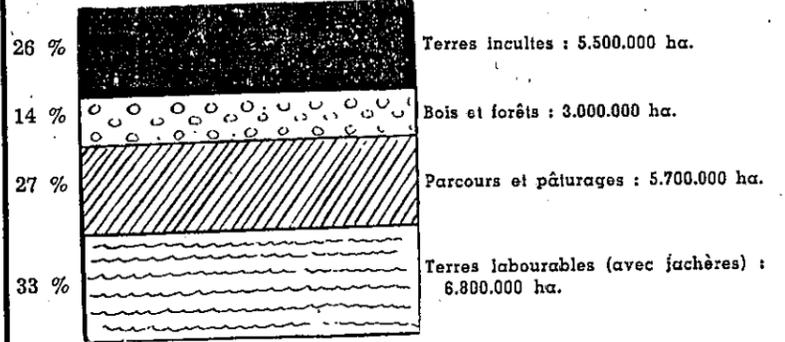
(Suite page 15)

## Connaissons notre pays

### Vue Générale sur l'Agriculture Algérienne

La situation territoriale de l'Algérie est la suivante :  
Superficie : 210.000 km.2 (38 % de la Métropole)  
Population : 10.000.000 hts (24 % de la Métropole)  
Près de 80 % de la population algérienne vit du travail de la terre, et les produits agricoles représentent plus de 80 % des exportations totales de l'Algérie.

#### POURCENTAGE D'OCCUPATION DU SOL EN ALGERIE



Ainsi 21 % de l'Algérie est-il cultivé régulièrement contre 70 % de la Métropole.

C'est ce qui fit déclarer à M. Wecquel en 1947 : « L'Algérie, avec une superficie égale à celle de 35 départements français, ne dispose que des produits agricoles cultivés sur une surface équivalente à celle de 10 départements français, et doit nourrir une population égale à celle de 20 départements français ».

#### SUPERFICIE DES TERRES LABOURABLES EN CULTURE ET VALEUR DES PRODUITS

Céréales	3.500.000 ha	52 milliards
Légumes secs	120.000 ha	3 milliards
Cultures variées	10.000 ha	
Fourrages artificiels	65.000 ha	
Cultures arborescentes	220.000 ha	20 milliards
Cultures maraichères	55.000 ha	17 milliards
Vignes	380.000 ha	50 milliards
Alfa, tabac, coton	50.000 ha	4 milliards
<b>Total</b>	<b>4.400.000 ha</b>	<b>146 milliards</b>

#### L'ELEVAGE EN ALGERIE

L'élevage est médiocre en Algérie, du fait de la prédominance des moutons et des chèvres, aussi la valeur des produits animaux ne représente-t-elle que 25 % de la valeur de la production agricole (contre 50 % en Métropole).

11.500.000 têtes, dont :

- 9.600.000 ovins,
- 920.000 bovins,
- 800.000 chevaux, ânes et mulets,
- 80.000 porcs,
- 100.000 chameaux.

La valeur brute des produits animaux s'établit à 51.000.000.000 de francs dont :

- 28 milliards pour la viande,
- 9 milliards pour les produits laitiers,
- 9 milliards pour les volailles et les œufs,
- 5 milliards pour les autres produits.

#### REPARTITION DES EXPLOITATIONS AGRICOLES EN ALGERIE

EXPLOITATIONS	NOMBRE	SUPERFICIE
Musulmans		
Moins de 50 ha.....	509.000	4.863.000 ha
Plus de 50 ha.....	23.000	2.809.000 ha
Européens		
Moins de 50 ha.....	15.000	249.000 ha
Plus de 50 ha.....	10.000	2.571.000 ha

## La technique algérienne à l'épreuve, ou

# Qu'est-ce qu'une Coopérative Agricole ?

Et l'on viendra nous dire qu'en Algérie on utilise des moyens surannés, alors que notre département possède des organisations à l'image même de celles qui existent en France ou aux Etats-Unis...

Savez-vous qu'il existe, à Constantine, une coopérative agricole ? Savez-vous que cette coopérative a 18 tracteurs à roues, 18 tracteurs à chenilles, 18 remorques (pour le transport du blé en vrac), 31 moissonneuses-batteuses, 31 charreuses à disques, et, pour le travail superficiel du sol, 8 pulvérisateurs, et 6 « cultivateurs » (pour le recroisement des labours) ; elle a, de plus, 6 semoirs, 6 herbes, et pour les divers transports, 6 camions de 20 tonnes.

Elle peut se charger de tous les travaux agricoles, depuis le début jusqu'à la fin, c'est-à-dire : les labours, le recroisement, l'épandage d'engrais, les semences, les récoltes (moissons et livraisons en vrac) ; elle peut aussi faire les

fourrages (coupe et bottelage).

La coopérative fournit le matériel (tracteurs, charreuses, etc...), les chauffeurs et les chefs de chantiers, les lubrifiants pour les machines (afin d'éviter les changements trop fréquents, selon les clients). Mais ce sont les cultivateurs qui fournissent la nourriture des chauffeurs et les carburants.

A la tête de cette organisation, un directeur, assisté de deux adjoints pour les travaux agricoles, d'un adjoint pour la céréale, et d'un adjoint pour la comptabilité. Un personnel assez important comprend notamment les pointeurs-magasinières (qui s'occupent des docks et des entrepôts dans l'intérieur) et les chauffeurs (de tracteurs) dont nous avons parlé plus haut.

Notons, au sujet des chauffeurs, qu'ils sont payés au-dessus du tarif, et nourris, qu'ils bénéficient d'un régime d'allocations familiales (rarissime dans l'agriculture) et

d'une organisation de sécurité sociale pour eux et toute leur famille.

Cette coopérative assure des travaux chez n'importe quel agriculteur, avec, évidemment, une priorité pour les coopérateurs. Les coopérateurs livrent leur blé à la coopérative ; laquelle coopérative, d'ailleurs, ne peut pas vendre ce blé comme elle l'entend : elle est tenue de s'en référer aux décisions « venant d'en haut ».

Pour terminer, des chiffres comme il se doit :

— la section céréales commercialise environ 800.000 quintaux par an.

— la section « semences sélectionnées » commercialise environ 20.000 quintaux par an.

— la section « approvisionnement » vend 50.000 quintaux d'engrais, comprenant des engrais azotés, phosphatés et potassiques.

Georges BENEFFICE

## QUASIMODO - Poète Tunisois :

# Marius SCALES, cet inconnu.

NOTRE littérature est si riche en personnages célèbres, en personnages passionnés et passionnants, que nous avons toujours du mal à choisir de qui parler. Mais, pour cette bonne jeunesse de « Flash », pour ces jeunes filles, ces jeunes gens, dont la plupart sont nos meilleurs amis, nous nous forcerons un peu. Et nous parlerons cette fois-ci d'un personnage tout à fait... inconnu.

Il se nomme Marius Scales. Il est l'auteur d'un seul et court recueil : « Poèmes d'un maudit ».

Il est mort le 13 Mars 1922 à Palerme, dans un asile d'aliénés. Il n'avait pas trente ans.

Ah ! mais comment décrire ce laps de temps qu'il a vécu, ce laps de vie ? Il y a là-dedans du Toulouse Lautrec et du Quasimodo. Scales était difforme. Petit, les jambes arquées, boiteux, une chute dans un escalier lui brisa la colonne vertébrale, et en fit un affreux bossu. « Bosco, Bosco » lui criaient les enfants en lui jetant des pierres dans les rues de Tunis.

Tunis la belle, la verte, avec ses minarets, ses vasques et ses jardins. Mais aussi Tunis la sombre, la pauvre, dans certains quartiers où les ruelles sont tortueuses, où les maisons sont basses, les âmes et les chairs cosmopolites. C'est dans un galetas de la rue des Maltais que loge Scales. Il a une chambre là, au sommet d'une échelle en escalier. Ses parents habitent de ce côté aussi, dans un coin populaire. Sa mère est Maltaise, son père Sicilien. Un père tuberculeux au dernier degré et qui exerce la fonction d'atguilleur à la compagnie des tramways. Une mère qui, tout les deux ans met un enfant au monde.

Certainement que le salaire de l'employé des trams est très maigre. Marius travaille pour apporter sa contribution au foyer. Il est scribe, quelque chose comme comptable, chez un Béotien avare qui le bat, le cogne, quand par hasard une feuille, glissée entre les pages du livre de caisse, porte ceci :

« Pour établir sur le grand livre  
Le capital,  
Aux écritures je me livre  
Dans le journal.  
Je passe : « Caisse à marchandise ».  
Vente comptant ;  
Dignité, loyauté, franchise,  
Vieux stock à tant ».

ou bien cela :

« ...Sur mes registres ouverts  
Imperturbablement voltige  
L'insidieux essaim des vers.  
Sur la poussière des armoires  
Où sur le pupitre grasseux  
Mes chiffres sont les branches  
noires  
Où se posent ces oiseaux  
bleus ».

J'ai vainement cherché comment Scales en était arrivé à manier si impeccablement la langue française, le vers français. Elevé dans une famille où l'on parlait un petit nègre franco-italo-arabe, extirpé de l'école primaire par la nécessité avant la classe du certificat d'études, abruti de coups et d'invectives par le pauvre et le bourgeois, par quel miracle a-t-il pu faire la conquête d'un art qui ne se laisse pas facilement conquérir ? C'est peut-être grâce au miracle de la douleur vraie. J'y songeais l'autre jour. C'est vrai que nos poètes ont souvent inventé des sanglots qu'ils n'avaient point, et Verlaine lui-même disait que l'on pouvait « faire des vers émus très froidement ». Mais écoutez Scales, dont l'accent ne trompe pas :

« Comme le mot « douleur »  
sonne bien à la rime !  
Cent poètes, gâté, ont mis  
la muse en pleurs :  
Elle jette souvent des perles et  
des fleurs  
A plus d'un histrion qui la  
trompe et l'opprime.

Ma muse pleure aussi. Mais  
mon vers, sous la lime,  
Jettera-t-il soudain vos magiques  
lueurs,  
O foyers où le verbe ingrat aux  
ciseleurs  
Deviend pur et sonore, immor-  
tel et sublime ?  
Sans orgueil, sans espoir de  
gloire et de lauriers,  
Désireux seulement de rêver et  
prier,  
Entre, passant obscur, au  
temple poétique ».

## LA GRANDE AVENTURE

FANTAISIE . . .

Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, si ce n'était la fumée du paquebot, déjà sous pression, prêt à partir. Les sirènes mugissaient, on entendait grincer les chaînes des grues ; des matelots, qui s'étaient trop attardés dans les cafés du port, se hâtaient de rejoindre le bord. Une grosse femme, vêtue d'une robe multicolore, glissa son gosse qui s'approchait trop de l'eau. Et ce simple geste rappela à Olivier pourquoi il était là, pourquoi il avait voulu partir. Ce n'était certes pas parce qu'il recevait trop de coups chez lui, non ! C'était pour ne plus entendre les jérémiades de ses parents, qui l'agaçaient, et leurs prédictions, qui le mettaient hors de lui : « Tu ne seras toujours qu'un bon à rien, tu ne seras jamais un homme, tu es raté ». Et tout cela, parce qu'il ne faisait rien au lycée ! Ah ! il allait leur montrer qu'il était un homme et ce qu'il savait faire ! Depuis longtemps déjà, il en voulait à tous ceux qui avaient réussi à prouver ce qu'ils étaient, il avait amassé en lui une profonde rancune contre tous les hommes quels qu'ils fussent. Mais ce jour là, Olivier se sentait de la sympathie pour tous ceux qu'il côtoyait. Pour un peu, il

aurait donné une grosse bourse au vieil homme qui passait, chargé de valises, et embrassé la jeune fille qui le suivait. Il se sentait proche de tous ceux qu'il voyait, des dockers qui achevaient d'embarquer les marchandises, du commandant de bord qui accueillait gaillardement les passagers de marque, des marins, accoudés au bastingage, qui lorgnaient celles-ci avec un petit sourire en coin. Il était heureux, heureux !...

Il était heureux au point qu'il arriva un moment où il sentit que tout tournait autour de lui. Il avait le vertige. Enfin son rêve allait se réaliser, il allait partir, vivre tout seul la Grande Aventure ! Il allait pouvoir prouver aux yeux du monde que lui, Olivier Morel, était un homme : « Je suis un homme, je suis un homme, je suis un H !... »

Dans sa frénésie, il n'aperçut pas la marche de l'escalier et tomba dans l'eau glauque et sale du port...

... La cigarette finissait de se consumer sur le bord du cendrier et, au loin, s'éteignaient les derniers échos de la sirène qui appelait les travailleurs à leurs postes...

Michèle DEBUY.

Le Dieu n'entendra point mes Ave murmurés.  
Mes sanglots se perdront parmi l'ombre mystique,  
Mais qui saura jamais à quel point ils sont vrais ! »

Cette douleur d'être difforme et misérable doit être la naissance de toutes les douleurs et principalement de celle de ne pas être aimé. Vers 25 ans, hélas, il aime Laura. Fille du peuple, fille d'un Toscan brutal, arriéré, terrifiant, qui, dans ses accès de colère, la menace du fil de son rasoir. Elle est sans doute belle, la Laura sauvage. Elle rit du bossu-boiteux-poète. Elle monte dans sa mansarde avec des amis prétentieux, qu'elle présente. Ces jeunes folles, ces jeunes fous, plus ou moins amoureux, demandent au poète des vers pour le « tendre objet de leur cœur », comme on dit. Et lui, faible Cyrano, désespérant de l'espérance Laura, consent à phraser leur tourment...

Mais son propre tourment, qui ne se phrase pas, le ronger. Il bâtit pour Laura des rêves merveilleux, des chimères. Il est hanté par ce visage aimé, aimé par d'autres aussi. Tellement ! Il songe à le détruire, à le vitrioler, à le taillader,

« ...J'eusse été seul à l'adorer  
Une fois ta beauté détruite.  
Tes traits doux et martyrisés  
Etant sculptés dans ma mémoire,  
J'aurais ressuscité leur gloire  
Sous la ferveur de mes baisers ».

Laura lui échappe, disparaît, part au bras d'un homme normal qui sera son époux. La raison de Scales chancelle. Il songe à se suicider. Son père vient de mourir, sa mère est seule, sans soutien. Il se tourne vers elle un moment, vers « cette pauvre vieille voix qui demande du pain ». Mais il ne peut oublier Laura, la femme, la vie, le bonheur entr'aperçu, insaisissable, inaccessible. Il sombre dans la folie :

« Ma raison est la sœur des  
veilleuses mystiques  
Dans les caveaux croulants annonçant les défunts ».  
Un jour, du galetas de la rue des Maltais, on le transfère à l'hôpital italien, dans une cellule capitonnée de moleskine rouge. Une semaine après, on l'embarque pour Palerme, où il doit être interné dans un asile d'aliénés. Quinze jours encore, et son corps est jeté à la fosse commune. Je le dis, il n'avait pas trente ans.

Et je songeais, ce soir, à cette pensée d'un autre poète, un poète vivant, dont le dernier livre s'intitule : « Lapidé lapidaire ». Le poète lapidé par le genre humain ramasse les pierres qu'on lui lance et les transforme en pierres précieuses.

Il prend sa douleur et la transforme en fleurs, en un bouquet qu'il offre au monde.  
La pensée de ce poète vivant rejoint celle de Scales qui écrivait déjà :

« ...Car, des plus anciens axiomes,  
Lecteur, voici le plus certain :  
Les malédictions des hommes  
Secondent celles du Destin ».

Dans l'abandon, dans la famille,  
Honni comme un pestiféré,  
J'ai fleuri ma vie en ruine  
D'un idéal désespéré.

Et, ramassant ces pierres tristes  
Au fond d'un enfer inédit,  
Je vous jette mes améthystes,  
O frères qui m'avez maudit ».

CLAUDE MOUTON.

## Nouvelle

# « PAS ÇA... »

... La nuit était tombée. Chacun était assis sur son lit. Tous ces gars ne se connaissaient, pour la plupart, qu'à depuis quelques jours. Ils étaient venus d'un peu partout pour participer à ce camp. Loin de leur ville, de leurs occupations habituelles, ils éprouvaient un certain réconfort à parler de leur vie quotidienne, un moment abandonnée. C'est toujours lorsqu'on est, ainsi, loin de chez soi, que l'on comprend tout ce qui, bon gré mal gré, nous y attache...

Chacun avait son histoire, un morceau de sa vie. Ce flot d'anecdotes, de confidences même, était très captivant. Soudain, l'un d'eux se leva. Jouissant le geste à la parole, il chanta, raconta des histoires en les mimant. Il était formidable. Vraiment, on se serait cru au Music-Hall. Tout le monde riait...

Puis, un autre, nommé Alfred, mit sans doute en confiance par ce préambule sortit un harmonica.

« Oh, un harmonica... Chic alors... Allez, jous... »

Les gars s'exécuta. Il joua. Les airs connus et aimés. Tous furent pris par cette musique qui leur rappelait un peu de chez eux, un peu d'eux-mêmes. Frappant dans leurs mains, ils rythmèrent les morceaux.

Alfred n'avait pas fini un air que, déjà, on lui en demandait un autre. C'était un véritable « concert des auditeurs ».

LEWIS

## LES LIVRES :

# LE CHOIX DE FLASH

### 1°) Le livre-Vedette

NOUS, LES JEUNES FILLES, par Anita Perdre. Diffusion Albin Michel, 480 fr.

Pour la première fois, un livre écrit sur les conseils de celles auxquelles il s'adresse.

### 2°) Des auteurs

PIERRE DANINOS, Passeport pour la Nuit, 390 fr.

Les Carnets du Bon Dieu, 390 fr.

L'Eternel Second, 540 fr. (Plon).

HERVE BAZIN : Vipère au poing, 375 fr.

La Tête contre les murs, 570 fr.

La mort du petit cheval, 600 fr.

Le Bureau des Mariages, 330 fr.

Lève-toi et marche, 465 fr.

Humeurs, 258 fr.

L'Huille sur le Feu, 495 fr.

Qui j'ose aimer, 600 fr. (Grasset).

### 3°) Des Collections

LE LIVRE DE POCHE

Philippe Hériat, Les enfants gâtés, 150 fr.

Yves Gibeau, Allons z'enfants, 250 fr.

Richard, Llewellyn, Quelle était verte ma vallée, 250 fr.

Jean Giono, Un des Baumagnes, 150 fr.

Maria Bellonci, Lucrèce Borgia. René Grousset, L'Epopée des Croisades.

« PSCHTT » (Pierre Hôray) Nicole de Buron, Et vogues la gondole !, 450 fr.

Marcel Mithois, Une si jolie petite peste, 450 fr.

« FEUX CROISÉS » (Plon) Iris Murdoch, Dans le Filet, 990 fr.

Antone Tchekhov, L'Homme à l'étui, 660 fr.

### 4°) Des titres

MARQUE PAR LA HAINE, par Rocky Graziano, France-Empire, 690 fr.

Confession authentique d'un dévoyé qui accède à la dignité hu-

Bientôt, aux rythmes endiablés des rocks et des sambas, succéderont blues et slows. Le tumulte fit place à un silence profond. Chacun était plongé dans ses pensées, tandis que, seuls dans la nuit, les accents de l'harmonica faisaient naître leurs souvenirs.

C'est alors que l'on pu remarquer l'attitude de Pierre. Oui, il me semble bien qu'il s'appelait Pierre. C'était un gars blond, au visage presque efféminé. Allongé sur son lit, il regardait fixement la toile de la tente, au-dessus de son lit. Il ne la voyait pas, c'était sûr. Alfred jouait un slow merveilleux. Pierre, lui, voyait se découper sur la toile de tente le joli visage de la fille qui dansait ce slow avec lui... Elle était brune, avec de grands yeux expressifs qui semblaient toujours gorgés de larmes. Il l'avait revue, après, et ce slow était resté comme son fétiche. Puis, un jour, elle était partie, appelée sous d'autres cieux. Il ne l'avait jamais revue. Depuis, cet air lui tordait le cœur...

Son histoire était banale, mais, ce soir-là, elle fut inattendue. Personne, en effet, n'y aurait prêté attention, si, au milieu du silence, une voix furieuse n'avait hurlé :

« Alfred, la G... Non. Pas ça, pas ça... »

maine. Œuvre du célèbre champion de boxe.

LES ELUS DU SEIGNEUR, par James Baldwin. Table Ronde, 650 fr.

Le plus endurci des lecteurs refermera ce livre avec le sentiment d'avoir rencontré ce qu'est la beauté à l'état brut.

LE BANDIT, par Giuseppe Bertol. Fasquelle, 510 fr.

Dans les montagnes de Calabre une tragique histoire d'amour.

LES ENFANTS QUI S'AIMENT, par Claire France, Flammarion, 620 fr.

Œuvre d'une toute jeune fille. Ce roman sain, noble et plein de fraîcheur doit lui valoir un succès de bon aloi.

LE PETIT GARÇON DE L'ASCENSEUR, par Paul Vialar, Del Duca, 480 fr.

La chance s'est engouffrée dans l'ascenseur.

AUX TROIS MAGOTS, par Georges Imann-Gigandet, Grasset, 585 fr.

Un livre gai. Thème : « Si j'avais un million... ».

LA LOI DU SEIGNEUR, par Un livre d'amour aussi profond et généreux que divertissant.

LES ECRIVAINS, par Michel de Saint-Pierre. Calmann-Lévy, 650 fr.

Livre grave comme l'acte d'écrire lui-même, et probablement la meilleure œuvre que l'auteur ait écrite jusqu'ici.

CARTOUCHE OU LA RAGE DE VIVRE, par Yves Audouard, Editions de Paris, 690 fr.

La vie exemplaire de Louis-Dominique Cartouche, roi des voleurs.

PILOTE D'HELICOPTERES, par l'amiral Jubelin. France-Empire, 690 fr.

« Pilote d'hélicoptères » livre tous les secrets du « véhicule le plus universel que l'homme ait créé ».

Tous ces ouvrages sont en vente à

## la Librairie CHAPELLE

1, Place d'Orléans et 15, rue Rouhault-de-Fleury, CONSTANTINE Téléphone 21-01.

7 Avril 1957...

Suite de la page 10

R. C'est pratiquement impossible, mais si je le pouvais, je prendrais Louis à la trompette, le grand Kid Ory au trombone, Sam Price au piano, Mezz ou Claude à la clarinette, Percy Heath à la contrebasse, et sûrement Jo Jones à la batterie.

Q. Eh bien, je vous remercie M. Bechet et faites votre possible pour revenir plus souvent

R. Oui, je reviendrai parce que l'Afrique du Nord m'a beaucoup plu, c'est vraiment un beau pays.

Q. Permettez-moi de prendre une photo de vous avant de vous quitter.

R. Mais bien sûr, allez-y.

Et Sidney Bechet prit un sourire radieux pour cette photographie. Il nous serra la main avant de nous quitter et sortit en relevant son col.

# SIDNEY BECHET, le doyen de la Nouvelle-Orléans

Ce grand musicien de jazz est né à la Nouvelle Orléans le 14 mars 1894. Dès son plus jeune âge, il montra des dons extraordinaires pour la musique de jazz. A six ans, il savait déjà jouer de la clarinette. Il jouait aux côtés des premiers musiciens du jazz : Buddy Bolden et Freddy Keppard. Il obtint la maîtrise de son instrument grâce à Georges Bacquet qui lui donna des conseils. De 1914 à 1918, il joue avec « l'Eagle Band », puis entreprend une série de tournées. Il joue avec Freddy Keppard à Chicago en 1918. L'année suivante il parcourt l'Europe avec l'orchestre de Marion Cook. A son retour d'Europe, il participe à des enregistrements de Clarence Williams. Il revient en Europe en 1925 pour débiter à Paris avec la « Revue Nègre », puis voyage à travers le continent, va jusqu'à Moscou, et reprend plusieurs fois la « Revue Nègre » à Paris. Il jouera à maintes reprises avec l'orchestre de Noble Sissle, puis il retourne en Amérique où il dirige ses « New Orléans Feetwarmers ». Par la suite il abandonne la musique, pour peu de temps d'ailleurs, car en 1934, on le retrouve dans l'orchestre de Noble Sissle, avec qui il restera jusqu'en 1938. On peut dire que Sidney Bechet fut découvert sur le tard puisqu'il commença une seconde carrière qui allait consacrer sa réputation mondiale. Depuis 1948, il est revenu à plusieurs reprises en Europe, et spécialement en France, où il est devenu un des artistes les plus populaires.

ritablement sensation. Il n'est aucun musicien qui ait autant que lui contribué à faire aimer cette musique du public français. Mais ce succès n'est pas le seul fait du hasard car Sidney Bechet est une force de la nature sur laquelle l'âge ne semble pas avoir de prise. On sent chez ce musicien une force et une maîtrise supérieures au service du plus sûr instinct musical. Ses improvisations ont conservé le goût de l'opulente mélodie, et de cet accent typiquement créole, qui révèle l'authentique musicien de la Nouvelle-Orléans, et demeurent le secret de son succès.

Sidney Bechet a enregistré plus de deux cent cinquante faces à ce jour depuis vingt ans. Dernièrement, il fit à l'Olympia à Paris son 1.000.000 disque au cours d'un concert où ses admirateurs (les fans) firent 2 millions de dégâts ; parmi ses meilleures compositions il faut noter : « Petite Fleur », « En Attendant le Jour », « Maryland », « Bechet's Créole Blues », « Dans les Rues d'Antibes », « A moi de payer », « Blues », « Girls Dance », « Coquin de Bou-bou », « Un coup de cafard », et bien d'autres encore. Ses meilleures interprétations sont celles de : « Royal garden blues », « High Society blues ». Il a énormément enregistré avec Claude Luter et André Révé-holly mais aussi avec Bunk Johnson, Mezzrow, Muggsy Spanier, Sidney de Paris, et Albert Nicholas.

Sidney est donc un des plus grands musiciens de jazz, sinon le plus grand. Et mise à part sa grande maîtrise de son instrument, Bechet est un homme comme tout le monde mais un homme sympathique et avenant. Ayant discuté avec lui près de vingt minutes je puis avancer qu'il est très agréable, parle très bien le français, et aime beaucoup plaisanter. Certes son âge a une empreinte indéniable sur son physique, mais son caractère est resté très jeune et plein d'entrain. Claude NEGRE

Certains de toujours offrir  
● le meilleur prix  
● à qualité égale  
**Les Magasins du Globe**  
remboursent la différence des prix  
à toute personne qui trouverait à meilleur marché dans un autre magasin un article identique à celui qu'elle aura acheté.  
**Aux Magasins du Globe**  
— DU CHOIX —  
— DE LA QUALITE —  
— DES PRIX —  
Les yeux fermés j'achète tout  
- Aux Magasins du Globe -

# ABEL GANCE ...OU LE HUGO DU CINÉMA

L dans une revue, il y a peu de temps : « Lorsque nos ancêtres du XVII<sup>e</sup> siècle éprouvaient le besoin d'aller au cinéma, ils devaient lire les Fables de La Fontaine ». Est-ce à dire que La Fontaine, par malchance né trop tôt, a raté une vocation de metteur en scène ? Pourquoi pas ? Il me semble en effet que beaucoup de nos écrivains et poètes auraient préféré la caméra à la plume d'oie, s'ils avaient pu choisir. Est-ce faire trop d'honneur au cinéma que de le placer aux côtés de la littérature dans la gamme des moyens d'expression ? Je ne le pense pas. Abel Gance est là pour nous montrer qu'il est possible, par des images, d'exprimer des émotions semblables à celles que traduit dans ses écrits un Victor Hugo.

Le Pionnier.  
On connaît mal Abel Gance ; il est pourtant le premier à avoir donné au cinéma une poésie précise.

« Le Cinéma, avait dit Gance, c'est la musique de la lumière ». Né en 1889, il avait commencé par le théâtre, puis avait écrit quelques poèmes ; il débuta au cinéma comme acteur, puis devint scénariste, et finalement se vit confier le tournage d'un film. Gance devait faire son chemin au cinéma : il avait compris le rôle du metteur en scène, alors que ses contemporains en étaient à vouloir combattre le théâtre, et voyaient le déclin du théâtre dans l'avènement du cinéma.

Son premier grand film, « J'accuse », en 1919, révéla un langage cinématographique violent, emphatique, mais souvent fort, le langage qui allait lui servir pour « La Roue », car, il ressemble par là à Hitchcock, ce n'est pas le scénario qui lui permettra de toucher le public et sa vision du sujet traité, le rythme de ses images. C'est cela surtout que nous retiendrons de son premier chef-d'œuvre. « La Roue », qu'il achève en 1921. Le scénario est d'une complication naïve, mais la virtuosité technique de Gance fait découvrir un monde inconnu : l'univers mécanique du fer, de la vapeur, du rail. Grâce au cinéma, les disques, les roues

les bielles, les manomètres vivent d'une vie propre. On pourrait croire que là est le vrai domaine du cinéma. Il n'en est rien. L'univers humain prend lui aussi, un aspect qu'on ne lui a jamais vu, dans « Napoléon ». Gance nous fait participer à une séance de la Convention, que nous ne retrouverons nulle part. On a reproché à Gance son lyrisme ; et pourtant, seule sa caméra lui a permis ces séances orageuses de la Convention qui appellent la métaphore d'une tempête. Ces regards de Bonaparte, qui suscite une aigle plus déprimée qu'impérieuse, la foule des émeutes, inspirent à l'auteur des images prodigieuses. A tous ces visages sans nom, il peut prêter les expressions les plus mobiles et les plus monstrueuses. Ainsi sont art est-il à la fois savant et barbare. C'est cela surtout qui fait de ces deux chefs-d'œuvre des monstres du cinéma, en même temps que leur longueur.

Son génie désordonné mais incontestable n'a jamais abandonné les idéologies fumeuses, le pathos, l'in vraisemblance. Mais il lui arrive toujours de tout sauver, par une sorte de don prodigieux, don d'invention, et élan initial, qui en font un des lyriques les plus mêlés, mais les plus puissants de l'écran, et pour tout dire, une sorte de Hugo...  
Luc THIERY.

# YUL BRYNNER

Messieurs, La coiffure à la Marlon Brando a vécu. Devrez-vous maintenant raser votre crâne pour nous plaire ?

La question est angoissante car, se détournant de vos cheveux bloqués, bruns ou roux, frisés ou raides, qui vous font ressembler soit à des chanteurs de charme ondulés, soit à des hérissons, nos regards féminins convergent vers un crâne nu et poli qui scintille et nous éblouit. Nous n'avons d'yeux que pour YUL BRYNNER. Ses 36 ans, son regard asiatique et un peu inquiet, son nez palpitant, les ombres des deux coins de sa bouche et par dessus tout, son crâne rasé, nous charment.

YUL BRYNNER « le visage de l'année » donne de l'espoir aux chauves et du rêve aux femmes. D'où vient cette coiffure ou plutôt cette absence totale de coiffure ? Sous le prétexte que le geste de se coiffer est effé-



miné pour un homme (sic) YUL BRYNNER a simplifié le problème d'une calvitie naissante en se rasant le crâne « au sabre » trois fois par semaine.

Devant ce crâne qui étale impudiquement sa nudité, les hommes en général sont étonnés ; Eddie Constantine, Bing Crosby et Tino Rossi, en particulier, sont perplexes et comptent en soupirant devant une glace ce qu'il leur reste de cheveux sur le sommet de la tête.

Les Don Juan (?) du cinéma et de la chanson se posent la question « To shave or not to shave ? », soriez, vous aussi messieurs, de votre apathie et inquiétez-vous de votre crâne démodé. Nous sommes lassés de ne contempler que des photos de YUL BRYNNER, n'avez donc aucune crainte de montrer au grand jour les bosses et les cicatrices de vos crânes. Plaisez-nous !  
M. B.

# SOYONS « SYMPAS »

« C'est un chic type...  
« Oui ! il est très sympa. »  
Peut-être avez-vous, comme moi, entendu cette réflexion au sujet d'un ou d'une de vos camarades. Peut-être, même, l'avez-vous faite vous-même.

Il est très agréable, en effet, de rencontrer un (ou une) camarade vraiment « sympa ». Malheureusement, cette « espèce » est rare. Pourquoi ? Tout simplement parce que nous ne le voulons pas.

Ne fronchez pas les sourcils, vous allez voir que c'est vrai.

Qui nous oblige, en effet, à être la plupart du temps aussi rébarbatif qu'une porte de prison ? Sourions que diable. Sourions ? Gibbs » si ça nous fait plaisir, mais sourions. Aussi banal que cela puisse paraître, le sourire suffit à transformer nos relations avec le prochain. Son pouvoir est magnifique : il ensercèle. (C'est bien ce qu'avait compris cette candidate au bachelot qui ne cessait de sourire à son examinateur...) Le sourire, en tous cas, fait naître la bonne humeur et la confiance. Il crée un climat jovial d'entente entre tous, car il « décontracte ». C'est ce qu'il faut chercher. Sachons rire et faire rire. On recherche un gars amusant ; on se lasse vite du genre « sérieux ». Racontons de « petites histoires » et nous nous attirerons les sympathies. Evitons évidemment de rire au dépend des autres. C'est un procédé simple, certes, mais idiot. Il passe à côté du but. Il y a d'autres plaisanteries que

d'appeler, par exemple, M. Dumas Alexandre...

Ne soyons pas aussi orgueilleux, ayons un peu de considération pour nos camarades et nous serons sympathiques. Disons-nous bien, en effet, que notre voisin a une aussi haute opinion de lui-même, que nous, de nous-mêmes. Adressons-lui donc des compliments, surtout que chacun en mérite plus ou moins.

Pourquoi se sentir abaissé, parce qu'on fait un compliment ? Nous aimons bien qu'on nous en fasse, sachons donc en faire aux autres. Et puis, n'ayons pas peur. Rappelons-nous cette maxime de La Rochefoucauld : « Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau ».

Pourquoi aussi nous entêter à ne pas vouloir ménager l'amour-propre de nos camarades ? N'oublions pas, comme le disait encore La Rochefoucauld, que « c'est le plus grand des flatteurs ».

En conséquence, laissons parler nos camarades. Mieux, faisons-les parler. Sachons les « aiguiller » sur un sujet qui leur tient à cœur... et, écoutons-les avec bienveillance. On nous trouvera charmant, on nous trouvera « sympa », bien mieux, on nous trouvera « causeur »...

« Ah ! encore une chose. Pourquoi ne pas appeler nos camarades le plus possible par leur prénom ? Nous leur ferions un plaisir extrême. Souvenons-nous du procédé qu'employait Napoléon qui, après renseignements, Suite page 15

Au tribunal :  
— Prévenu demande le président, parlons maintenant de vos antécédents.  
— Mes antécédents ? Ah ! monsieur le président ; à quoi bon, ils sont morts depuis si longtemps les malheureux !  
\*\*\*  
Au cimetière sur une tombe.  
Repose en paix mon cher époux jusqu'à ce que je vienne te rejoindre.  
\*\*\*  
Pour la première fois un navire est au large de Marseille et, comme de coutume, un pilote monte à bord. Le commandant demande au pilote :  
— Vous connaissez bien tous les récifs ?  
— Si je les connais ! répond le pilote indigné.  
A ce moment le navire heurte un rocher et s'enroule.  
Alors le pilote imperturbable :  
— Tenez ! En voilà un de récif !

## L'élevage du Cafard

Depuis quelques années, la France (je ne connais pas la tendance des autres pays, si ce n'est celle de la Hongrie) pays de la musique tzigane, joue dangereusement avec le cafard. A ma grande surprise, j'ai découvert que le principal responsable en était le bémol. Le bémol qui s'infiltrait partout où se trouve une guitare, saisis au vol la pensée d'un désespéré, hante l'esprit des compositeurs des chansons d'aujourd'hui, qui, s'efforçant de produire l'ambiance du siècle où ils vivent, en font un usage forcené.

Le bémol s'est installé avec la complicité des paroles mélancoliques dans nos cabarets et nos music-halls, dans nos restaurants de nuit, sur



La chasse au cafard.

les guitares des coins de rue, aux trottoirs mouillés et délavés, mais surtout, la radio le fait pénétrer dans les foyers.

C'est une tendance que peut expliquer l'atmosphère d'inquiétude, d'incertitude et d'instabilité que respirent les jeunes d'aujourd'hui, mais qui n'en est pas moins extrêmement dangereux pour l'équilibre moral des foules. Ce bémol, en effet, démoralise et affaiblit les races, déséquilibre les cerveaux, et désarme les volontés.

Une race qui éprouve une volupté secrète à analyser ses malheurs et à porter sa désespérance à l'état lyrique est perdue pour l'action. On ne soupçonne pas à quel point la poésie et la musique peuvent développer cette redoutable perversion, et la rendre contagieuse. Certes, l'existence actuelle, et cela surtout en France, n'apporte pas aux hommes d'aujourd'hui de nombreux sujets d'optimisme. Nous vivons sous un ciel assez sombre, avec des perspectives d'ave-

### CULTURE MUSICALE.

Un couple de parvenus est allé à une soirée mondaine, où se trouvaient, entre autres, plusieurs sommités du monde musical. En sortant, le mari reproche à sa femme :

— Nous avons l'air malins, quand tu as dit que tu avais rencontré Beethoven à la gare St-Lazare, dans l'autobus 96. Comme si tout le monde ne savait pas que le 96 va à la porte des Lilas.

nir qui ne sont pas toutes très consolantes, mais c'est une raison de plus pour ne pas traduire nos soucis, et les laisser en pâture à notre imagination. Je crois qu'il nous faut être des « tueurs de cafard ».

Il faut bien vous dire que nous commençons à être blasés sur ces chansons pleurardes, pas toujours bien chantées, dans lesquelles des femmes aux voix éraillées viennent vous confier leurs déceptions sentimentales et maudire la cruauté du destin.

L'auteur d'un refrain dynamique exultant la joie de vivre est un bienfaiteur de l'humanité. Si nous découvrons parmi nous en ce moment quelques artistes de cette race, soyons assez sages et assez prudents pour leur accorder les encouragements qu'ils méritent, et détournons-nous des marchands de neurasthénie qui semblent crier : « Vive le Spleen » mais qui en font, bien sûr, un usage commercial. G. DE JURQUET.

### ATTENTION

Trois amis, dont l'un n'est plus présentable, entrent dans un bar :

— Deux double-whiskies, demandent-ils.

— Et pour votre ami qui est par terre, demande le garçon ?

— Oh ! Pas d'histoires ! C'est lui qui conduit.

\*\*\*

Comme on connaît ses saints.

Une jeune femme remonte allègrement en voiture en sens interdit et vient aboutir la voiture de M. Dupont qui vient en sens inverse.

— Comment m'excuser ? s'exclame-t-elle navrée ? Tout cela est de ma faute.

— Mais non ! Je vous assure que c'est de la mienne, réplique M. Dupont. Je vous avais vue venir du bout de la rue, et j'avais largement le temps de m'engager dans une rue adjacente.

...par STORM.

## L'ÉQUIPE THÉÂTRALE DE FLASH S'EST PRODUITE A AIN-BEIDA.

### IMPRESSIONS DES SPECTATEURS

Samedi, la troupe « FLASH » de Constantine nous donnait la comédie, comédie fort bien jouée qui fit oublier pendant trois heures les soucis du moment.

Cette excellente troupe de jeunes pleins de dynamisme, mérite d'être encouragée.

La première partie de cette matinée récréative nous a initié aux beautés du Jazz classique et au « Rock and Roll » ; le chanteur de charme nous a ravi et des applaudissements nourris récompensèrent les efforts de l'orchestre.

Après l'entr'acte, le rideau se leva sur la pièce d'Albert Husson : « La cuisine des anges ».

Dès le début, la salle fut prise par le jeu de scène des acteurs qui entrèrent avec aisance dans la peau de leur personnage.

Jacques Desbourdes a su être un Ducotel hésitant et « dépasé » par les événements, son épouse (mademoiselle J. Letreux) plus énergique et avec la ruse digne d'une fille d'Eve prit rapidement la situation en main.

La jeune Isabelle (mademoiselle S. Applancourt) s'est montrée une ingénue parfaite et eut des évanouissements très « artistiques ».

Les bagnards (F. Guglielmi, A. Olivier et J. Rossi) malgré leur rôle écrasant, ont avec un art consommé, campé des personnages cyniques, avec un côté « fleur bleue » fort amusant.

L'autorité de Just Trochard (M. Burgay) était d'un réalisme digne d'éloges. Une mention spéciale à M. Danjou dans le rôle de Paul Cassagnon qui, malgré son rôle très court, nous a captivé par son aisance et son jeu de scène digne d'un professionnel.

Mademoiselle G. Allouche fit une parfaite madame Parole.

Bravo à tous pour ce succès ! Bravo pour la mise en scène et le décor moderne brossé avec goût.

« La Dépêche de Constantine » du 4 mai 1957.

Drôles de types, nos jeunes.

Lorsque j'en rencontre un, je ne sais si c'est une jeune fille qui vient de sortir de chez le coiffeur, ou un jeune homme qui doit y aller.

## L'ÉNERGIE H

Suite de la page 12

clotron de Berke'ey. Des mésons « mu » sortis de cet accélérateur géant ont, selon un processus très complexe, suscité des fusions d'hydrogène et de deutérium en hélium 3. Comme ces particules ressortent indemnes de l'opération, on se trouve devant une véritable catalyse. Ainsi, à la température ordinaire, des fusions peuvent être obtenues. Cela change toute la perspective des problèmes « H ».

Mais seuls quelques atomes viennent à fusionner, si bien que nul dégagement de chaleur n'apparaît. La route sera longue encore... Selon un boutade du professeur Alvarez : « Nous sommes dans la situation d'un gamin qui ramasserait un penny et qui se croirait déjà milliardaire ».

Mais si jamais nous sommes « milliardaires », nous le serons tous, tous les hommes à la fois.

Car si l'énergie H est maîtrisée, la distinction s'effacera entre pays riches et pays pauvres : tous n'auront-ils pas de l'eau, ce futur charbon, ce futur pétrole ?

(UNESCO).

## MÉDIATION

Si, un jour, on pouvait m'affirmer que le jazz n'est pas né de la réaction contre la musique dite sérieuse, alors j'augurerais bien de lui. Sinon, que de bêtises ne prépare-t-on pas. Vous appartenez certainement à l'un ou à l'autre de ces genres, ou bien vous avez une petite préférence, ce qui est la même chose.

Quand un jazziste se mêle de défendre « sa » musique, contre une vieille barbe toquée de son Chopin ou de son Bach, le résultat est toujours le même. Un ou deux arguments par ci, par là, et chacun préfère ne pas pénétrer dans la balourdise inaltérable de son interlocuteur.

Musique « sérieuse », disent les « fans » (les polis). Que non pas ! Si vous croyez que nous aimons la musique sérieuse, nous les vieilles barbes, vous faites erreur. Il n'est pas de musique sérieuse au monde, qui ne rase après 5 minutes d'écoute, et encore faut-il être ce « our-là » réceptif, ou compréhensif. Plus la musique sérieuse se déride, plus elle a de connaisseurs.

Il en va d'un « negro-spiritual » comme de Chopin (quand il est triste). C'est émouvant. C'est triste, on se sent tout autre ? Si la musique prend ce chemin-là dans votre cœur, alors, nom d'un tonnerre ! Vous ne pouvez pas vous accuser l'un, l'autre, mais vous accuser vous-même.

Dites : Je ne connais pas la musique classique, ou je ne sais pas écouter le Jazz.

Il ne faut pas rigoler des amateurs de jazz, qui la bouche embistrouillée avec les mots anglais,

s'énervent à la moindre cadence un peu entraînant. ( Je ne veux pas penser aux dégâts matériels, et je n'en fais pas un argument ) et se marrent doucement dès qu'on aborde le No man's land de leur petit crâne où il devrait y avoir le goût pour toute la musique tant classique que moderne. Hélas, tout le monde entoure son No man's land de fils de fer barbelés doubles ou triples, (suivant la couche de l'individu), et ne veut plus entendre parler, soit du jazz, soit de la musique classique.

Et on argumente !... « Ça gueule, le jazz ! Même en sourdine, on a mal à la tête. De la trompette, surtout de la trompette, et 9 fois sur... 9 de la trompette. La musique, ça se fait valoir avec tous les instruments, sinon... Y a que du rythme, sinon c'est foutu ».

Le jazziste : « Chaque fois que j'allume ma Tehesef, c'est une symphonie, ou une sonate concertante ou un concerto sonatant (!) Tas de ramollos, fondus... » j'en passe, et quelquefois pas des meilleurs.

Le malheur, c'est qu'ainsi nous avons tous raté le coche.

Refaire notre éducation ? « Eh Bob ! Je voudrais apprendre le jazz. Ne t'énerve pas, explique-moi bien, (traduis-moi le titre) et commence par le plus accessible. »

— Eh, Philippe ! Tu ne pourrais pas m'expliquer un peu la musique classique ? Je ne sais, moi ! On pourrait commencer par le boléro de Ravel ? »

Et nous n'en priserons que mieux la musique, à commencer par la « la nôtre ».

## « SOYONS SYMPAS »

Suite de la page 14

appelait ses soldats par leur nom et qualité...

Je n'ai pas voulu donner là des « recettes ». Ce sont des constatations que vous pouvez faire aussi bien que moi. Ces procédés ne sont peut-être pas « jolis » et peuvent paraître absurdes et cyniques. Mais je n'y suis pour rien. Les hommes sont ainsi faits qu'ils se laissent influencer par les apparences. Ce ne sont, après tout, que de « méchants singes », comme le disait Anatole France.

Il faut savoir les « mettre en cage » et, une cage faite d'amabilité et de politesse. On apprivoise son prochain comme un singe...

Mais, nous n'allons pas refaire l'Homme ! Sympathique ou rébarbatif, il sera toujours le même. Pourquoi ne pas choisir son meilleur côté ? Soyons donc sympathiques.

Et puis, disons-nous bien que de l'apparence à la réalité, il n'y a qu'un pas. A céder ainsi le pas à notre prochain, même « pour rire » on arrivera à lui trouver des qualités et à être un peu moins égoïstes.

Essayons donc de trouver ce « dénominateur commun » qui nous lie, et faisons naître partout la bonne humeur et la gaieté qui rendra notre vie de tous les jours plus agréable, ce qui est déjà beaucoup. « LEWIS »

### Autographe.

Un gamin tend à une vedette célèbre un vieux morceau de journal et un crayon, en lui demandant une dédicace.

— Une dédicace sur un morceau de journal ? s'écrie l'acteur d'un ton vexé ?

— Oh ! Je ne veux pas la conserver, répond le gamin. Je vais la recopier au propre à la maison.

## MOINS DANGEUREUX QUE LE ROCK N'ROLL LE PARACHUTISME

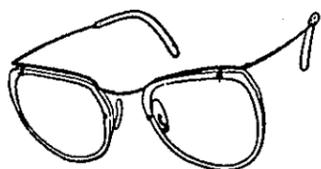
Suite de la page 6

la sangle, longue de 4m, 60, se déroulera en traînant une petite ficelle fixée au croisillon de la voiture, et qui casse en haut de course, dépliant le parachute. Par la porte ouverte, les futurs paras regardent le terrain tout petit. GO ! crie le largueur. Cette syllabe donne le signal du saut en plein ciel. Il faut être « groupé », coudes et genoux au corps. Pour la chute libre, la sortie se fera bras étendus et jambes écartées, c'est « le saut de l'ange ». Mais la chute libre, l'ouverture retardée jusqu'à 20 mètres du sol, ou plus, les yeux sur l'altimètre, est un des hauts grades du parachutisme.

Un jeune parachutiste vient de battre le record mondial de précision d'atterrissage : il est tombé à moins de 7 mètres du but, un anneau blanc tracé dans l'herbe. Pareille performance équivaut presque à faire mouche au tir à la cible. Mais le record international reste en possession du russe Fedj Chichine, à 4,67 mètres de la cible.

Ce jour là, les parachutistes du monde entier réunis à Saint-Yan ouvrirent de grands yeux : les russes semblaient se diriger dans le ciel aussi aisément qu'un yachtsman guide un petit bateau à voile. Leur parachute carré, presque plat, avait étonné les Occidentaux, fidèles à la coupole des parachutes classiques. On s'aperçut vite qu'en tirant sur les suspentes de leur voiture, les Russes se dirigeaient dans l'espace aussi aisément que le navigateur qui tire sur l'écoute pour modifier sa direction. Les suspentes des angles, en déformant le profil du parachute leur permet de se diriger exactement vers le point voulu. Leur conception du parachutisme s'oriente vers la précision et la sécurité. Celle des Français est axée sur l'aérobatic.

PIGNOUF.



Demain comme hier

une lunette

Ch. Santraille

demeure synonyme de

PRÉCISION - CONFORT - ÉLÉGANCE

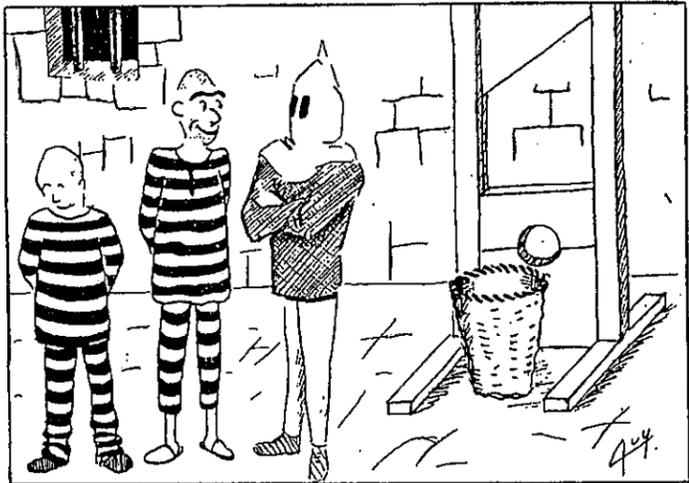
par son matériel ultra-moderne  
ses techniques scientifiques  
son choix considérable en verres et montures

La Première et la plus importante Maison d'Optique du département

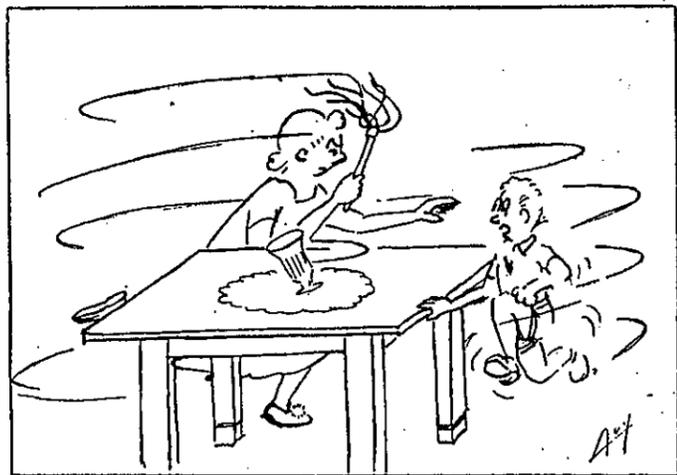
Jumelles - Compas - Boussoles - Baromètres - Loupes  
Instruments d'optique des Meilleures Marques

Tél. : 42-38 — 2, Rue de la Concorde, 2 — G.C.P. 141.34

# QUAND GUY PÈCHE...CAPITEUSEMENT



**L'ORGUEUIL :** Vous aurez beau faire, je serai toujours plus grand que lui.



**LA COLERE :** Tu sais, M'man ! la colère c'est un péché capital.

**Logique féminine**

Elle. J'ai cassé une tasse. Mais, vois-tu ! si tu n'avais pas demandé le café, je n'aurais pas pris la tasse et je ne l'aurais pas cassée. Lui. C'est donc de ma faute ! Elle. Bien sûr.

**Phénomène littéraire**

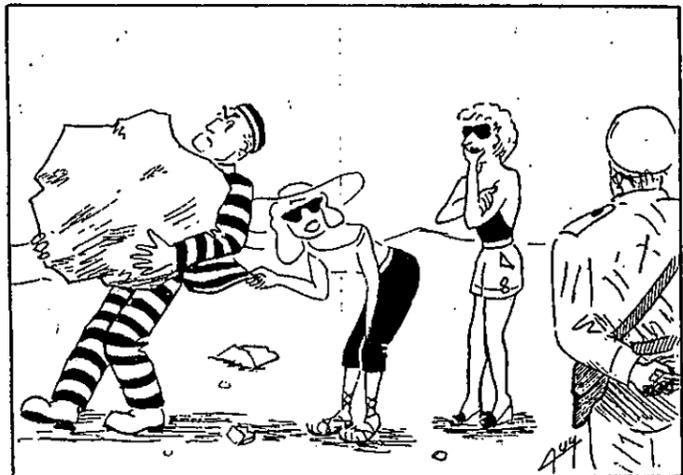
Tiré d'un roman moderne : Il lui avait brisé son cœur de glace, et il s'était aperçu que ce n'était qu'une enveloppe. A l'intérieur, il y avait des larmes bouillantes qui, maintenant, ruisselaient sur ses joues.

**Entre marins**

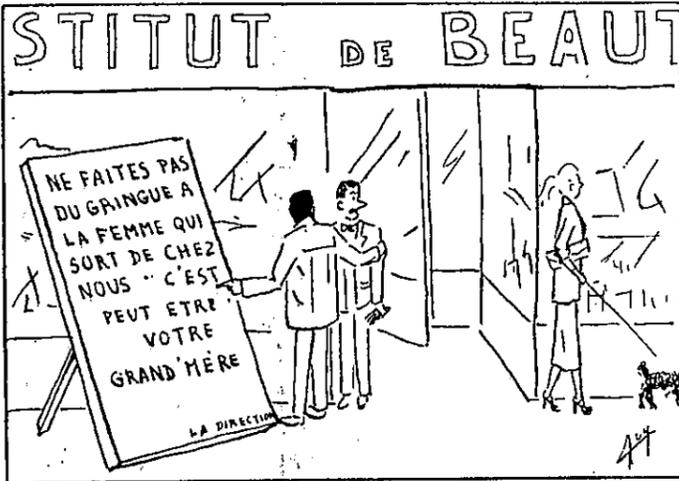
Quel est le comble pour un marin ?  
— ?  
— Prendre le large dans un détroit.

**Déclaration**

Tout ce qui t'appartient me plaît, chérie ! Tes yeux... tes cheveux... ta sœur...



**L'ENVIE :** Oh ma chère ! Que ce tissu serait chou pour une sortie-de-bain.



**LA LUXURE :** Sans paroles.

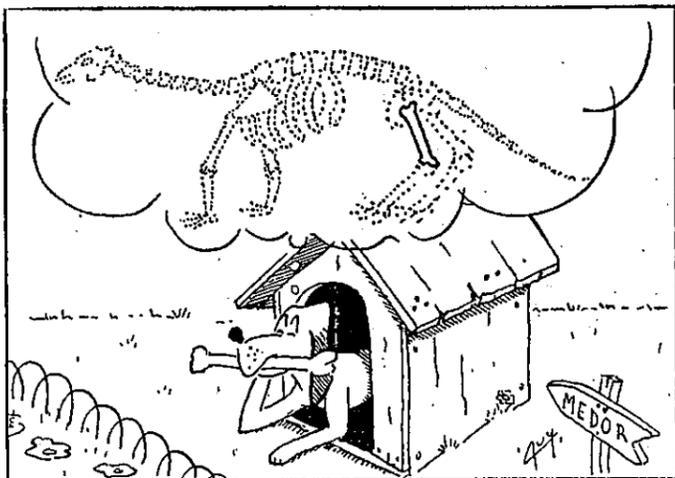
Bien sûr.

La scène se passe au cinéma. Un homme pousse un cri terrible au moment où les lumières se ralentissent pour l'entr'acte, il vient de s'apercevoir que son voisin est un ours de taille imposante. Il interpelle le propriétaire de la bête :

— On n'a pas idée d'emmener un ours au cinéma !

L'autre rétorque surpris :

— Puisque le livre lui a plu, pourquoi ne viendrait-il pas voir le film ?



**LA GOURMANDISE :** Et ce sacré Cuvier qui, d'un os, vous faisait tout un squelette.

Sur les glaces intérieures d'un café aux prétentions cosmopolites, on lit en belles lettres d'émail collées au verre: « English spoken », « Man spricht deutsch », « Si parla italiano », et, composé en lettres identiques, disposé de la même façon que ces annonces « casse-croûte à toute heure ».

Un jeune homme arrive avec sa petite amie. La belle enfant déchiffre les inscriptions et, soudain candide : « c'est curieux ! je n'avalais pas pensé que « english spoken » signifiait « casse-croûte à toute heure ». On en apprend quand même tous les jours !

Toto, qui a de la volonté, renonce soudain à une passionnante partie de billes pour rentrer chez lui.

— Où vas-tu ? lui demandent les copains.

— Ben ! à la maison tiens ! c'est l'heure où je dois donner un coup de main à papa pour faire mes problèmes.

★ ★

Deux bonnes amies américaines bavardent.

— C'est Inoui, Joan, ce que ton fils ressemble à ton mari.

— Yes ! répond l'autre rêveuse, c'est incroyable indeed, je n'y comprends rien.

★ ★

**Histoire Irlandaise**

— Tu sais que le pauvre Bill était mort ? Il est tombé raide à la porte d'un « pub »

— En entrant ou en sortant ?

— En sortant.

— Pauvre Bill !



**LA PARESSSE :** Dites que je ne suis pour personne, même pas pour moi.

Jonathan E. Smith, Américain : — Chez nous, au Texas, n'importe quel athlète peut se permettre après avoir couru un marathon de 40 kilomètres, de passer 1 m. 80 au saut en hauteur.

John Smith, Anglais : — Peu ! Après avoir pris un pareil élan...

Smith est immobilisé sur la route occupé à changer de roue.

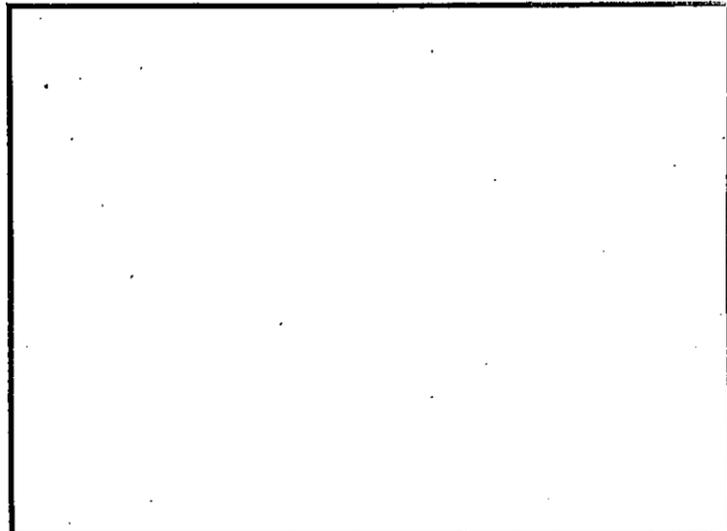
— Vous avez crevé ? demand. un automobiliste passant à s. hauteur.

— Yes ! une bouteille cassée.

— Oh ! ce n'est pas facile voir ça.

— Surtout celle-là : elle était dans la poche du type que j'a écrasé.

★ ★



...et voici L'AVARICE (toute nue)